

L'HUIS DU PASSÉ

MADAME BOISSONNAULT

L'Huis du Passé



MONTREAL

1924

Du même auteur:
PLAQUETTE PATRIOTIQUE

En préparation:
LES ÉTINCELLES
Comédie

Préface

Ami lecteur, ouvrez sans crainte cet huis sacré: c'est la porte d'un temple.

Dans la pénombre du vestibule, si vous trouvez un autel, que votre respect se tempère de confiance: c'est l'autel de la foi. Écoutez les chants qui en célèbrent les mystères et reconnaissez que vous êtes chez vous. Une âme, soeur de la vôtre, formule vos impressions, et, dans les strophes qui vous charment, vous révèle l'âme religieuse de vos pères. Ces modulations, il est vrai, sont religieuses; elles sont pourtant canadiennes, elles ont le parfum de la terre ancestrale: c'est la religion de chez nous!

Marqué au frontispice du signe divin, c'est cependant bien dans le temple de la patrie où vous êtes entré. Et vous êtes trop de votre pays, cher lecteur, pour vous en étonner.

*"Je découvre, l'âme ravie,
Des choses que j'ai vues toujours"*

dites-vous bientôt en "écoutant" la poétesse de ce haut-lieu. Et vous joignez votre voix à celle de l'aède pour célébrer votre Canada.

Une personnalité a d'autant plus d'éclat, plus de galbe, si je peux dire, qu'elle a plus conscience d'elle-même. Ceci est vrai des peuples.

Le peuple canadien-français fournit ses premières étapes. Et la conscience qu'il prend de lui-même tient plutôt de sa jeunesse. Elle en a tous les inconvénients: le décousu, l'insouciance, les lenteurs.

De tous ceux qui veulent aider notre peuple au développement de sa conscience nationale, le poète est, me paraît-il, le plus proche de lui, le plus vif aux résultats.

Croyez-vous le poète voué à l'expression seule de la fantaisie, du rêve et du sentiment? Que non pas. Ou plutôt, sous les grâces de sa fantaisie et dans la subtilité agréable de son rêve, c'est l'âme même des choses qu'il enferme pour vous la révéler.

L'enthousiasme du Voyant qu'est le poète ressuscite, non pas l'histoire, mais ceux qui l'ont vécue;

l'éclair d'un vers puissant illumine votre intelligence, échauffe votre cœur mieux que de longues pages d'histoire et plus vite;

si le tableau historique vous laisse indifférent, peut-être gouaillieur, quelques traits burinés par le crayon du trouvère vous empoignent;

ne vous arrêtez donc pas, du moins exclusivement, à la matière qu'oeuvre le poète, si précieuse soit-elle: mais pénétrez jusqu'à l'esprit qui fait sa splendeur cachée.

Toute la civilisation de nos pères — leur religion, leur esprit — est ainsi enfermée, tel un diamant caché, dans le culte qu'ils rendaient à Dieu; dans les églises qu'ils lui élevaient; dans le détail de leur vie — leurs traditions; dans leurs moeurs sociales ou familiales. Pour retrouver cette âme de nos ancêtres, l'intuition de l'artiste dépasse infiniment en puissance la plus belle démonstration. Dans la vision du poète, en effet, il y a la vie avec la sensation presque de la chaleur qu'elle dégage. Et si cette vie tient au plus intime de la vôtre même, comment ne pas saisir le lien, n'être pas ému par cette communion? Quelle reconnaissance nous devons à nos poètes qui, en ressuscitant nos morts glorieux; en nous montrant, dans leurs entreprises, la qualité de leur foi; dans leurs faits héroïques, dans leurs plus nobles ambitions, les espérances invincibles de leur fierté française... nous découvrent, du même geste, les éléments dont nous sommes façonnés et notre propre substance. Ils donnent ainsi une précision à nos élans, une

raison à nos combats, une noblesse à notre courage, une certitude à nos espérances.

Madame Boissonnault vient se joindre à la phalange glorieuse des poètes canadiens. Elle apporte son témoignage. Son âme, touchée par le don divin, est au diapason de l'âme de son peuple. Elle voit, elle entend, elle chante. Elle mérite d'être écoutée.

Je serais le juge partial, et du reste incompétent, de sa poétique. Je trouve pédant le besoin des critiques de vouloir mettre les écrivains en laisse en les rattachant, d'autorité, à une école. Les poètes, en particulier, sont comme les anges: chacun d'une espèce exclusive. Sur des notes fondamentales communes à tous, chaque artiste accorde ses dissemblances harmoniques. A chacun sa beauté, et à travers son tempérament de nous révéler un aspect nouveau de l'infinie vérité.

Je ne doute pas, cher lecteur, que votre verdict ne s'accorde avec le mien: pour servir religion et patrie, madame Boissonnault, avec la grâce de la femme, l'amour de la mère, l'enthousiasme d'une Canadienne sincèrement éprise, nous révèle un poète d'une rare qualité.

l'abbé AUGUSTE LA PALME

Autour d'un livre

A Madame Boissonnault.

*Deux siècles ont passé sur leur cendre héroïque !
Qui parle encore ici de la lutte tragique
Où valeureux et fiers, Montcalm et ses guerriers
Tombèrent à Québec sous les feux meurtriers
Par le nombre, broyés, trahis dans l'espérance
Et poussant malgré tout le cri: Vive la France !...*

*Que dit ton maître, enfant, de ce drame angoissant ?
— Rien; le sublime fait semble simple incident;
— Dix-sept cent soixante-trois et d'un seul trait de plume,
Le roi donne à l'Anglais sa fille de la brume.*

*Des gloires et des pleurs passèrent sur ces deuils;
Qui penserait encore à ces nobles linceuls ?
Et voici qu'aujourd'hui, mon âme frémissante
Vibre sous ce récit qu'une plume affolante
A tracé sur les bords d'un fleuve canadien;
Et je suis stupéfait d'y voir comme le mien,*

*Un cœur aimer, souffrir et battre à la pensée
De ton nom ô ma France ! ô ma patrie aimée !
Ici pourtant, l'oubli, là-bas, le souvenir
Opiniâtre et fort, la foi dans l'avenir !*

*J'ai honte ! mais mon fils connaîtra votre histoire
Madame, il connaîtra Montcalm et votre gloire.
Par vous, il comprendra les mots: fidélité,
Amour de Dieu, des siens, vertu, fraternité.*

M. BESSON,

Lieut.-colonel d'Infanterie.

Hyères, France.



l'Huis du Passé

Muse, retournons-nous vers les jours envolés.

Seule hôte du foyer si rayonnant naguère,
Pour empêcher l'espoir de tomber en lambeaux,
J'ouvre l'huis du passé — rien autre ne vaut guère —
Ton prisme, souvenir, rend les vieux jours si beaux!

En rêvant, je tisonne, et la bûche dans l'âtre
Crépète dans la braise aux reflets empourprés;
De l'écorce jaillit, ondoyante et folâtre,
Une floraison d'or, calque imprévu des prés.

Et voici que ces fleurs de feu, ces étincelles
D'un arbre qui longtemps égaya nos beaux jours,
Viennent irradier de leurs blondes parcelles
Le foyer en losange et les rideaux ajours,

Telle une ampoule éclaire à l'heure vespérale
La pénombre sacrée et fait fuser ses ors.
Soudain, une rumeur éclata générale
Dans le brasier ardent : — "De toi vient cet essor

Qui nous fait voltiger comme la luciole
En tourbillon ce soir, une dernière fois ;
Avant que notre flore ultime s'étiole,
Bûche, évoquons les soirs merveilleux d'autrefois,

Les matins éclatants qu'un espoir neuf et tendre
Liserait à souhait de mille fils divers,
Quand le printemps rieur, en jouant venait tendre
Ses mousses au sentier, au bois ses dômes verts ;

Érable somptueux vous leviez dans l'espace
Vos bras où la rosée — antique et cher atour —
Avec art suspendait sa perle, sa topaze,
Que le soleil teintait d'or, de bleu, tour à tour.

Les nids voluptueux chantaient dans vos ramures,
Et votre sève claire emplissait — le bon temps! —
Les casseaux de métal aux cristallins murmures,
A votre gaine, hélas! attachés si longtemps..."

"L'inciseur fit ma gloire, étincelle attendrie,
"Frêle encor ma feuillée attirait les regards.
"Je fus la volupté de cette garderie,
"Et pour moi la nature eut d'incessants égards.

"Hélas! un jour fatal — ce souvenir m'accable, —
"Je sentis que des mains m'ébranlaient lentement,
"J'oscillais, las, meurtri, tout lié par un câble,
"Ma cime s'inclinait ...adieu cher firmament!...

"J'étais vert, bel encore, étendu dans la boue,
"Dans mes nids les oiseaux psalmodiaient des pleurs,
"Ma sève d'or n'était plus qu'une impure broue,
"L'herbe en me caressant avivait mes douleurs."

Un soupir! et la bûche à demi consumée,
Se tordait en disant: "La vie? Ombre... fumée..."
Alors, parmi la flamme et les pourpres tisons,
Tel un feu d'artifice, ultime floraison

De boutons d'or ailés, toutes les étincelles,
Jaillirent comme un flot de bijoux qui ruisselle.
Et voici que devant ce clair miroitement,
A mon tour, du passé, j'ouvris l'huis lentement.

17 septembre 1923

— I —

“Pèlerin inconnu, en allant, je priais.”
Charles NODIER

L'église

Hommages à M. l'abbé DUMAIS

Le vicaire avait dit, fermant le rituel :
"L'Église catholique est la barque du Ciel!"
Et commentant ce texte en vibrantes paroles,
Du Christ il rappela les belles paraboles,
Il prouva que sur l'âme elles ont du pouvoir :
Sans efforts, elles font comprendre, elles font voir...
L'Église est une barque en proie aux jeux de l'onde ;
Mais le Ciel est un phare aux lumineuses ondes !

La Croix libératrice, emblème du salut,
Mémorial divin que l'incroyant exclut
Tend ses bras à l'avant et dans l'argent des brumes
Indique tout méandre, effeuillant aux écumes
Les ors éblouissants de l'Éternel Soleil.
L'équipage intrépide, ennemi du sommeil,
Veille et mène la barque à la rive sacrée
Qui file, tel un astre en la voûte azurée.

La foi dont l'objectif au destin donne un prix,
Elle qui d'un regard éclaire les esprits;
De la force divine, assistante anonyme,
Par un signe de croix, sans paroles, s'exprime.
Elle tient dans ses doigts le mystique compas
Orientant la barque au delà du trépas;
De la vie elle fait une œuvre austère et nette,
Et montre l'avenir du haut de la dunette.

Près d'elle, jour et nuit, elle occupe sa sœur;
Ses désirs font sa loi, ses veilles sa douceur;
Elle indique le port quand ruisselle l'orage,
Le charme de sa voix ranime le courage.
Éclairée et savante, elle comprend l'amer,
Et preste va jeter l'ancre à temps dans la mer:
Espérance, est son nom: du bonheur, la patronne,
De béryl et de lys son front pur se couronne.

Un angelot vermeil plane toute la nuit,
Au-dessus de la nef qui navigue sans bruit;
Tout le jour il étend de la poupe à la proue
Son aile diaphane où la brise se joue;
Il en forme une voile au lilial reflet,
Qui charme les regards tout le long du trajet.
Il s'appelle l'Amour! Radieux, il console,
Les passagers qu'un deuil ou la souffrance isole.

Dans la Barque du Ciel, à la place d'honneur,
Virginale, apparaît, la Mère du Sauveur;
Étoile du Matin et de l'onde infinie,
Dans la pénombre d'or son image bénie,
Surgit, rayon mystique et vigilant signal,
Qu'interroge, à genoux, le Pasteur virginal:
PIE ONZE, le Pontife infallible qui garde
De saint Pierre la nef, qu'en père il sauvegarde.

Quand chaque voyageur au rivage du Temps,
Aura vu s'arrêter ses heures, ses instants,
Le Pilote Divin qui conduit son Église,
Qui pour l'Éternité de bonheur la nolise,
Dira: "Venez à moi! Plus de captivité,
Partagez mon royaume et ma félicité!
Votre vie à mon œuvre ultime coopère,
Venez! Les Bienheureux, les bénis de mon Père!"

Prière de la neige

A mademoiselle Stella Pouliot.

Tout est blanc d'ivoire,
Dans le parc glacé;
Le *mai* même, voire,
Neige-t-il, assez ?

Mais la neige prie,
"Ave Maria"
O Vierge Marie,
"Gratia plena,"

Tout là-haut, l'étoile
D'or fin, dans l'azur,
En brillant, dévoile,
"Dominus", bien sûr !

"Tecum", dit la branche,
Chantant impromptu,
L'hymne du dimanche,
"Benedictatu."

"Prions", dit la neige,
"In Mulieribus",
Idéal arpège,
"Et benedictus."

"Fructus" — fait le givre,
"Ventris", et le vent:
"Quel bonheur de vivre,
Pour Dieu, très fervent!"

Et dans le mystère:
"Tui Jesus" vient
En ce mois austère,
"Dire: "Sois chrétien!"

Quand la neige argente
Les toits de verglas
Très pure elle chante:
"Sancta Maria!"

Puis quand elle éclaire,
De son blanc décor,
La nuit solitaire,
Elle chante encor!

“Mater Dei” pleure
Le petit glaçon,
Les autres, sur l’heure,
Vont à l’unisson.

Sitôt que vient l’aube,
Un solennel bis
S’élève du globe:
“Ora Pro nobis!”

La nature entière
Est en orémus;
Entrons en prière,
“Peccatoribus”.

La bise réclame:
“Nunc et in hora”
Et frigide exclame,
Air de libéra:

“Mortis” — un murmure...
“Nostræ” incertain...
Amen! transfigure
Tout ce beau latin.

Et je vous dédie,
Sans rire, la...la...la!
Cette parodie,
De Rostand, Stella.

(D'après la Prière d'un Matin bleu.)

La couronne d'or

LÉGENDE DE NOEL

A ma petite nièce Suzanne Amiot.

C'est Noël demain. Dans l'église antique,
Le bédeau joyeux *turlute* un cantique,
En faisant la crèche du Divin Enfant.
Au fond d'une grotte en tissu bouffant,
Imitant le givre et la neige molle,
Il pose en tremblant le Dieu qui s'immole,
Sur des pailles d'or, d'étincelants draps,
Et Jésus sourit et lui tend les bras.

Et l'homme pieux dont le cœur rayonne,
Dit: "Que j'aimerais mettre une couronne
Sur ses blonds cheveux, sur son front divin;
Mais j'ai beau chercher et *jongler* en vain;
Plus la moindre branche au bois n'est fleurie,
Si décembre était le mois de Marie,
J'aurais du muguet, des brins de lilas:
L'hiver tout est mort au jardin, hélas!

Or, c'était devant l'autel de la Vierge
Que ce cœur fervent, que cette âme vierge,
Épanchait, tout haut, son naïf souhait.
La Mère de Dieu voulut à souhait
Comblér son désir: "Point ne te moleste!"
Dit-elle, au vieillard, de sa voix céleste
"Mon féal ami, prends, mets, je le veux,
Ma couronne d'or sur ses blonds cheveux!"

Lui, tout ébahi, balbutia: "dame,
Jamais, je n'aurais osé, Notre-Dame,
Vous la demander, ma Mère, merci!"

.....

.....

Mais sur votre front elle brille aussi!
Et quelle lueur partout dans l'église,
Les jubés, les bancs, la chaire et les frises,
La balustre en marbre et les trois autels!
Ne suis-je donc plus parmi les mortels?"

ENVOI

Cher petit Jésus, mets au sein des âmes
Des courants de foi, d'idéal, de flammes,
Que ton cœur d'enfant n'offre pas en vain
Même aux tout petits ses trésors divins!

Noël

A Mademoiselle Mariette Hudon

Noël! Un chant s'élève éclatant dans la nuit,
Il épand ses flots d'or, vibre, s'épanouit :

Pastorale sacrée!

Les anges l'ont transmis aux bergers anxieux
Et l'univers redit la chorale des cieux :

C'est l'hymne consacrée!

Noël! La neige met dans les arbres glacés
Un luxe de blancheur, treillis foliacés,

Imitant la guipure;

Sur l'asphalte, elle étend ses beaux papillons blancs
Et sur les toits hier, obscurs ou rutilants,

Sa gaze la plus pure.

Noël! La cloche prend son vol joyeux dans l'air,
La lune vaporeuse a des teintes d'éclair,
Un air de chrysanthème;
Et mille étoiles d'or fleurdelisent le ciel
Humanité, Dieu t'aime!

Noël! vieux mot d'espoir, d'allégresse et de paix,
Mot qui met en éveil des ferveurs de respects,
Mot qui sonne et convie
A la crèche sacrée où le petit Jésus
Nous apporte des biens que nous n'aurions pas eus
Sans sa terrestre vie.

Décembre, 1923.

Contemplation

A Madame Maud D. Dessaint

Est-elle d'argent mat, d'ivoire, de carrare,
D'onyx, de diamant, de nacre ou de cristal,
Cette lune en beauté qui se faisait si rare...
Lorsque blonde elle monte en l'azur idéal ?

Plus blanche que le lis, le lotus, l'asphodèle,
Pâle comme la neige ou l'écume des flots ;
Gravite-t-elle aux cieux pour servir de modèle,
Ou, pour donner le ton au merveilleux Paros ?

Vient-elle près des monts brumeux, des caps terrestres,
Là-haut, sa magnitude a-t-elle de l'aimant,
Lorsque faisant la nique à nos fugues pédestres,
Elle glisse sereine au cœur du firmament ?

Est-elle rebondie, ou plate, ou mince et creuse,
Pleine de sables d'or, ou d'ouate, ou de feu ?
Sourit-elle à la terre en repos, ou peureuse,
Attend-elle la nuit, pour ne la voir qu'un peu ?

Assez! assez! pourquoi me creuser la cervelle...
A tous, le Livre Saint enseigne ce qu'elle est.
La foi prime l'esprit! Blanche lune si belle,
Projète sur nos nuits ta lueur, s'il vous plaît.

Pour éclairer la terre, ô lune tu gravites,
Dans le ciel assombri quand fuit le soleil d'or.
Amante du silence et des éthérés sites,
En passant, embellis, le terrestre décor.

Beaucastel, 1913.

L'Or... L'Encens... La Myrrhe...

Quand les bergers émus eurent quitté l'étable,
Ils se disaient entre eux: "Çà n'est pas habitable!

"Nous devrions, je crois,
"Offrir sans hésiter à la sainte Famille,
"Gîte chez l'un de nous, notre foyer pétille..."

A ce moment les Rois

Au tournant de la route apparurent augustes,
Avec leur caravane aux figures adustes,

Leurs chameaux d'Orient;

Et les bergers surpris de cette étrange suite,
Oublièrent alors leur projet, par la suite,

Eurent peur du tyran.

Quant aux rois étrangers, leur âme idéaliste,
N'aurait su remarquer si la grotte était triste,

Ses murs blancs ou moussus;

L'étoile de Noël éblouissant leur vue,

Ils ne devaient pas voir que l'étable était nue,

Ne cherchant que JÉSUS!

Tous trois s'agenouillant, offrirent en hommages,
L'or... la myrrhe... l'encens... volutes et nuages,
 Environnent l'ENFANT,
Et parfument l'asile où la famille sainte
A dû se retirer l'âme en proie à la crainte,
 D'amertume étouffant.

L'or offert à Jésus, céleste privilège,
Ne se dépensait point. "Nul achat ne l'allège!"
 Disait, Joseph surpris,
A Marie, en montrant la bourse toujours pleine...
"Et pourtant nous avons le duvet et la laine,
 "Le miel, l'huile et les fruits!"

"Ce qu'on donne à mon fils ne peut être éphémère!"
Répondait tendrement la jeune vierge mère,
 D'un ton doux et discret.
"Les Mages ont laissé de l'or, c'était l'oracle;
"Et JÉSUS en a fait, par un divin miracle,
 Le terrestre budget!"

La Présentation

Quand la Vierge Marie eut atteint le portique
Du Temple où de Jésus elle offrait le tribut :
Deux colombes, suivant le rite lévitique,
Elle entendit un chant de foi vibrante imbu

Que soutenait le son doux et voilé des harpes.
Un peuple immense était dans l'enceinte assemblé.
Les femmes déroulaient les plis de leurs écharpes ;
Et drapé dans là pourpre, attentif, accablé,

Un vieillard attendait. Sitôt qu'il vit Marie,
Et Joseph, et l'Enfant, qu'il pressa dans ses bras,
Il les bénit, disant d'une voix attendrie :
"Laissez aller en paix, Seigneur, le vieillard, las ;

Puisqu'il a rencontré JÉSUS sur son passage,
Triste exilé du Ciel, libre du joug humain,
Que près de Vous il goûte enfin la paix du sage,
Et le repos promis au terme du chrétien.

La Chandeleur—1924.



Les Lis de Pâques

“ Je suis la fleur des champs, et le lis des vallées.”
Cantique des Cantiques chapitre 2, verset 1.

L'aube blanchit le ciel, une étoile d'or luit,
Seule, au bord de l'azur où s'envole la nuit;
Rien ne trouble la paix, le repos, le silence;
Une femme pourtant sur la route s'avance,
Avant l'heure où s'en vont les pâtres, les bouviers,
A la hâte, elle monte au Jardin d'Oliviers.
Un désir anxieux occupe sa pensée:
Mais cette inquiétude est d'espoir compensée:
Les Anges au sépulcre ont dit: “Ne pleurez pas,
Marie, il est sorti glorieux du trépas!”

Depuis, par le sentier attentive elle glisse,
Interrogeant l'épine et scrutant le calice,
Les corolles de fleurs. Avez-vous vu JÉSUS,
Pivoine au teint vermeil ? L'avez-vous aperçu,
Résédas odorants ? vous, petite Églantine,
Aux pétales rosés qu'une abeille butine,
Vous, son auguste sœur, Rose, au souffle embaumé,
Avez-vous vu passer mon Maître bien-aimé ?

Parcourant, en tout sens, le jardin solitaire,
Elle implorait, disant : "Parlez, pourquoi vous taire,
Violette Pensée, aux grands yeux de velours,
Capucine de feu, nouée aux rameaux lourds,
Qui mêlez vos couleurs à son brillant feuillage ;
Cher Oeillet du Poète au front dans les nuages ;
Marguerite au cœur d'or que ma main effeuilla,
Vous vous faites discrète...et, vous, brins de lilas ?"

Alors, elle entendit une voix frêle et douce,
Qui, suave, montait de l'herbe et de la mousse,
Ravie, elle écouta: sur un rythme touchant,
Marguerite chantait: "Je suis la fleur des champs!"
L'aspérule et les lis, les mugets, dans l'allée,
En chœur chantaient: "Je suis le lis de la vallée!"

Vers les cieux élevant sa tête avec ferveur,
Parmi les fleurs, Marie, aperçut le Sauveur.

Pâques—1923.



l'Ascension

Le front auréolé, le regard lumineux,
Son visage adoré disparut à leurs yeux,
 Dans la nue argentée;
Et comme ils attendaient, les yeux levés très haut,
De blanc et d'or vêtus, des anges du Très-Haut,
 Vinrent à la nuitée

Consoler leurs regrets: "Un jour, Il reviendra,
Celui que vous pleurez, et quand l'heure luirait,
 Dans votre cœur' fidèle,
Heureux! vous bénirez son glorieux départ;
Allez prendre la place, allez prendre la part,
 De l'éternel modèle."

Et les anges venus du parvis étoilé,
Après avoir ainsi du Maître rappelé,
 La dernière promesse,
Remontèrent joyeux et l'air soudain s'emplit
Du parfum tiède et pur de tout ce qui fleurit,
 Et de chants d'allégresse.

Rejoignant Notre-Dame auprès d'elle à jamais,
Trois apôtres choisis resteront désormais,
 Ses attachés sur terre;
Jean veillera fervent, tel un ange gardien;
Pierre sera le prêtre; et Luc, l'historien
 De son exil austère.

C'est ainsi que toujours s'accomplit éclatant
Le triomphe divin, solennel et constant.
 Dieu garde notre vie!
Comme au soir glorieux de son Ascension,
Sur nous, il fait tomber sa bénédiction,
 De sa grâce suivie.

Recueillis, nous sentons que dans l'étroit chemin,
Notre Dieu nous soutient dans le creux de sa main,
 Au-dessus de l'espace;
Avec sollicitude, il veille sur nos jours,
Et quand nous le prions, son Cœur répond toujours :
 Je reste quand tout passe!

Beaucastel—1913.



Fête - Dieu

A mon oncle M. le Chevalier
Paul T.-C. DUMAIS.

La terre a revêtu la route, les prairies,
De sa toilette verte aux fines broderies;
La sève en perles d'or étincelle aux buissons,
L'allégresse est aux nids, l'air s'emplit de chansons.
Le chemin balisé parfume la prière
Qui monte avec l'encens et la brise légère.
Des étendards brillants la lourde frange d'or
Flotte à travers les pins et mêle à ce décor
Des reflets de topaze aux branches émeraudes,
Jusqu'au blanc reposoir où brille la custode,
Chaque maison heureuse exhibe suspendus,
Banderoles de soie et pavillons tendus.

A travers les prés blonds et les vertes collines,
Les trèfles, les épis, les fleurettes s'inclinent
Devant CELUI qui vient humble, doux et puissant,
Bénir, terres, moissons et les toits en passant.

Et la procession traverse le village,
En priant le Seigneur qui de tous maux soulage.
Sous un berceau fleuri de vigne et de houblon,
S'élève un reposoir où flotte un gonfalon :
Civita-Vecchia honore son épave,
Étendard-souvenir, prêté par un zouave.

Environnant le prêtre une garde d'honneur :
Des fillettes en blanc et des enfants de cœur,
Graves, respectueux, dans leur pourpre soutane,
Leur surplis de dentelle; et plus rien de profane

Chez ces petits enfants pieux ne transparait ;
Au-devant de l'Hostie ils jettent du muguet,
Des roses, des lilas, et la route est fleurie
Comme aux jours de Judée et de Pâques-fleurie!

Mais la procession arrive au reposoir,
Le desservant bénit avec son Ostensor,
La paroisse inclinée, heureuse, anéantie,
Qui révère son Dieu sous cette blanche Hostie.

"Beaucastel" 1907.

Pentecôte

Au clergé canadien
Homages profonds.

En ce jour, au Cénacle, ils étaient réunis,

Attendant, le délai prescrit étant fini,

La divine visite.

Les murs disparaissaient sous de riches pavois,

Dans des vases dorés, des lys, des fleurs de choix,

En gerbes composites.

La Vierge en fourreau bleu sous un manteau tout blanc

Les cheveux recouverts du long voile flottant,

Présidait l'assemblée;

Aux apôtres émus elle remémorait,

Le passé du cénacle, enceinte au mur discret,

A la porte scellée.

Soudain, il s'éleva, puissant, impétueux,
Un vent qui traversant, — souffle mystérieux, —
 La salle vaste et sombre,
Attacha sur leurs fronts, imprégnés de pâleur,
Une langue de feu, d'une ardente lueur,
 Scintillante dans l'ombre.

C'était l'hôte promis, le Paraclet divin,
Leur cœur ferme et croyant n'attendait pas en vain :
 Ames prédestinées,
Interprètes chargés de vie à conquérir,
Au travers des humains leurs pieds devaient courir,
 Vers d'âpres destinées.

J'aime les voir passer, venant de toutes parts,
Ces disciples élus, prêts à tous les départs,
 A tous les sacrifices ;
Ils ne craignent ni maux, ni rigueurs, ni revers,
Inspirés, ils s'en vont donnant à l'univers,
 Leur vaillance propice.

D'un regard embué de larmes j'ai parfois
Contemplé leur cortège idéal, leur tournoi,
 Dans cette lutte ardente;
Ils montaient emmenant sans cesse au Paradis,
Les pauvres, les lutteurs, les vierges, les petits,
 De l'ombre militante.

Tout l'amour du Sauveur rayonnait dans leurs yeux,
Ils allaient faire entrer la terre dans les cieux,
 Avec eux, malgré elle...
Ils étaient en sueur, enchaînés, tout en sang,
Mais un halo nimbait leur front éblouissant,
 De sa flamme immortelle.

Vers nous ils sont venus, par la France envoyés,
Ces apôtres-héros! Ils sont ici, voyez
 Leurs sublimes phalanges;
Défilé de martyrs, de prêtres, de prélats,
Enfants de saint François et fils de Loyola,
 Condisciples des Anges.

Figures d'autrefois... d'hier... ou, d'aujourd'hui...
de Brébœuf intrépide et vigilant conduit

Cette auguste cohorte;

Monseigneur de Laval, en Archange taillé,

Et nos deux Cardinaux: séraphiques piliers,

Que l'Esprit Saint escorte.

O vainqueurs triomphants de Vie ultime épris,

Vous qui parlez à l'âme et en êtes compris,

Révélateurs sublimes,

Vous qui gardez vivace et radieuse en nous,

La foi, lumière ardente allumée à genoux,

Pour éclairer les cîmes;

Vous qui dans la torture et dans l'exil chantez,

Qui marchez en priant pour nous à nos côtés,

Force de l'existence!

Vous qui de vos doigts saints tenez l'Hostie en haut!

Vous qui de ma patrie êtes les vrais héros,

Que Dieu vous récompense!

Montréal, Canada. 27 janvier 1924.

Notre Dame des Anges

Je l'ai revue enfin ton image si belle,
Notre-Dame aux vêtements bleus,
Au milieu d'une rose et blonde ribambelle,
De petits anges merveilleux.

Qu'il est resplendissant ton visage, ma Mère,
Celui que j'admirais jadis;
Quand près de ton autel en oraison primaire
Je me croyais en paradis.

Attendri, mon regard, en cette heure trop brève,
Frêle bonheur humain,
Croyait voir s'avancer en extatique rêve,
Vers la mienne, ta main!

.....

.....

Mère, tends-moi la main, la route est longue et sombre,
Et je n'ai plus de toit!
L'horizon s'obscurcit, mon cœur angoissé sombre,
Que ferai-je sans TOI ?

La Croix dans les Fleurs

Dans le vieux cimetière où souvent j'ai pleuré,
Quand le saule épandait ses feuillages moroses,
Sur les marbres veinés et sur les granits roses,
J'ai cherché bien longtemps, pauvre cœur éploré,

A travers les tombeaux, où père tu reposes,
La frêle et sainte croix, le tertre consacré,
Qui recouvre à jamais ton visage adoré.
La croix gisait tombée entre les fleurs écloses;

Une tige enroulée à ses bras grands ouverts,
Telle une longue écharpe, avec grâce étendue,
La retenait liée au milieu des brins verts.

Tremblante, en détachant des fleurs la croix perdue,
Sur mon front j'ai senti ton geste me bénir,
Père, et mon cœur en garde un constant souvenir.

Trois-Pistoles, 1er septembre.

l'Étoile d'Or

A madame de Venelle
hommages reconnaissants.

Le crépuscule étend berceur sur la nature,
 Qui va se reposer,
Un long voile argenté; l'horizon se ceinture
 De velours nuancé.

Le soleil qui descend se plonge et s'enveloppe
 Dans ce nuage épais;
Au parterre un lilas, un pied d'héliotrope,
 Parfument cette paix.

Plus de rumeur aux prés, sous l'émeraude branche,
 Ni vol, ni chant d'oiseaux;
Des rêves, du repos: il n'est pas de nuit blanche
 Dans les nids, les berceaux.

Quelle heure recueillie au temple solitaire,
Près de l'Hôte Divin!
Quand le jour s'assoupit et que la nuit fait taire
Le bruit, le trouble vains.

Quand la voix du clocher ailée et glorieuse
Chante un nocturne adieu;
Quand l'étoile d'or luit, seule, mystérieuse,
Dans la maison de Dieu.

Comme l'âme attentive aux paroles de Vie,
S'épanche en oraisons;
Foi! ton étoile d'or l'éclaire et la convie
Aux divines leçons.

Oh! les colloques saints devant le Tabernacle,
Que surmonte la Croix.
La veille avec l'Hostie en ce nouveau cénacle
Où vient le Roi des rois!

Petite étoile d'or à la douce auréole
Aux teintes d'arc-en-ciel,
Douce Garde d'amour, catholique symbole,
Guide la terre au ciel.

14, rue de la Barouillère,
Paris, France.

Mes Larmes

O larmes qui roulez brûlantes sur ma joue,
Larmes de sympathie et larmes de regret,
Tracez les sentiments que ma douleur avoue,
En hommage discret.

Tracez des mots de foi, d'espoir et de tendresse,
Le plus pur de nos cœurs se distille en nos pleurs;
Si Dieu compte nos deuils, haut dans son ciel, Il dresse,
L'AMEN de nos douleurs.

La vie a des rayons, des étoiles, des ombres,
Des averses de pleurs: tribut officiel;
Après les jours de paix nous viennent les jours sombres,
Et puis viendra le CIEL!

"Beaucastel".

Cloches de Noël

Noël vibre et luit dans le ciel en fête
Où l'astre des Rois brille dès l'Avent ;
Alors les clochers chantent dans leur faîte,
Mille appels joyeux que redit le vent.

C'est d'abord ta cloche, ample Basilique,
Qui, dans le ciel clair lance son appel ;
Au loin Notre-Dame, allègre, réplique,
Et le Gesù clame en leurs chœurs, NOËL !

C'est Noel qui luit! C'est minuit qui chante!
Et la neige a fait un asphalte blanc.
La légende veut, naïve et touchante,
Qu'en ce jour le sol soit étincelant.

Tombe en tourbillon, neige sur la terre,
Que ton blanc tapis soit très spacieux;
Car l'hôte annoncé par la cloche austère,
Ma neige, vois-tu, c'est le Roi des Cieux!



l'Angélus

Dans le ciel bleu la nuit s'éteint,
Et la cloche dans le silence,
Mystique et grave se balance,
Chantant l'Angélus du matin.
Et mon cœur chante avec l'aurore,
Reine des Cieux, sois mon appui,
Ma consolatrice aujourd'hui,
Et protège ceux que j'adore.

Au ciel, le soleil resplendit,
La cloche de sa voix austère,
Dans son vieux clocher solitaire,
Chante l'angélus du midi.
Et mon cœur chante avec la cloche,
Ma voix prie et quel saint émoi,
Reine des Cieux, je sens en moi,
Quand mon âme de TOI s'approche.

Quand tout se tait dans le ciel noir,
Quand l'oiseau dort sous la ramure,
La cloche dans un doux murmure,
Chante son angélus du soir.
Et quand du vieux clocher de pierre,
L'Angélus tinte au jour fini,
Reine des Cieux, ton nom béni,
Revient toujours dans ma prière!

"Beaucastel"—1907.



J'ai rêvé que des Cieux...

A la mémoire de Sa Sainteté Pie X
Hotel-Dieu, Chicoutimi, 1914.

J'ai rêvé que des cieux une troupe enfantine
Portant rochet de lin et auréole d'or,
Vers notre terre en deuil, quand le soleil décline,
Sur Rome dirigeait son séraphique essor.

Et ces petits enfants; angelots de la terre,
Rappelés par le Maître aux parvis éternels,
Après avoir été par tes décrets Saint-Père,
Conviés au céleste banquet de l'autel,
Étaient les délégués des mystiques phalanges;
Ils venaient déposer sur tes restes bénis
Des myrtes frais cueillis dans les jardins des anges;
Et voici que leurs voix chantaient dans l'infini:

"O Toi qui consolas les peuples de la Terre,
"Toi qui fus du Très-Haut le Vicaire et le Roi,
"Le Christ te loue au ciel en face de son Père,
"Toi qui le restauras à l'ombre de la Croix!
"Que le Sauveur envoie à l'Église en souffrance,
"Pour la défendre un cœur zélé comme le tien,
"Un vicaire qui soit pour elle une défense,
"Un appui paternel, une force, un soutien!"



Merci Seigneur!

Quand lentement la nuit déroule sur la ville,
Sur les toits endormis, sur les monts spacieux,
Ses voiles; quand la lune a l'air d'une cheville,
Que l'on pourrait tirer pour entrevoir les Cieux;

Quand les étoiles d'or pour nous regarder filent,
Et tracent au zénith des traits capricieux;
Quand sur l'onde en repos les astres se profilent,
Pour admirer de loin leur écrin précieux.

J'ai le désir ardent d'extases rarissimes;
Et veux me recueillir en brûlante oraison,
Pour mêler à mon âme un peu l'âme des cimes,

Pour accorder ma lyre à ce diapason,
Pour louer le Seigneur en contemplant l'espace,
Le bénir en offrant l'heure auguste qui passe!

(1922).

— II —

.....“O ma patrie,
Je veux jeter ton nom aux vents de
l'univers.”

Emile Verhaeren.

Je me souviens !

A M. Frédéric Masson, secrétaire perpétuel
de l'Académie Française, qui m'envoie sa carte
de visite.

Aux parois de mon cœur, plus ferme que granit,
En onciales d'or, scintille un nom béni.
Des ancêtres aimés il éclaire la gloire,
Transperce en les dorant les brumes de l'histoire;

Et le temps qui corrompt tout n'a jamais sur lui
Posé, même un instant, l'éteignoir de l'oubli;
Si bien qu'en me créant, j'ai tout droit de le croire,
Dieu lui-même sculpta ce nom dans ma mémoire.

De la foi sur mon âme il a mis le placet,
Dans mes veines l'amour c'est lui qui le versait,
Mon verbe, c'est le sien, invincible adhérence,

Héritage de race et d'aïeux dont je viens,
Ma devise à jamais sera : *Je me souviens !*
Et c'est à notre double honneur, ô douce France !

Montréal, 17 janvier 1921.

Mon Ciel

Le ciel de mon pays est le plus beau de tous !
L'avez-vous vu ce soir pendant le crépuscule ?
Pour vous le peindre mieux, j'écrivais à genoux,
Et dans mes doigts tremblait mon crayon minuscule.

Un immense encensoir semblait se balancer
Au-dessus du soleil, ses volutes dans l'ombre,
Montaient légèrement, je les vis s'entasser,
Près des étoiles d'or et blanchir la pénombre.

Du nuage sortit immense un célébrant,
Prêtre de l'empyrée en surplis de dentelles,
Qui bénissait le sol, vapoureux révérend,
Avec un rameau d'or constellé d'étincelles.

Et tout se dissipant, il ne restait là-haut
Que des nuages flous brodés d'or et d'opale,
Et la lune en beauté qui reflétait dans l'eau
Son camée où s'ennuie un vieillard chauve et pâle.

.....

Mon ciel est le plus beau, le plus pur entre tous,
Du couchant au levant, de l'aube au crépuscule ;
L'artiste le copie et le peint à genoux,
Priant Dieu de bénir son pinceau minuscule.

"Quatre-Vents" 1917.

Patrie

A Mademoiselle Valentine Desrosiers.

Saurai-je, ô ma patrie, en te chantant toujours
Te faire aimer autant que je t'aime moi-même ?
L'azur de ton ciel pur enveloppe mes jours,
Et tes étoiles d'or sont un divin poème !

O vieux sol ondoyant par les matins d'été
Dans ta parure verte et tes fleurs délicates ;
Diaphane en hiver, quand à satiété
La neige sous les pas, papillonnante, éclate ;

O fleuve illustre eau bleue où le soleil descend,
Sur sa route épandant ses fines pierreries ;
Fourrés d'érables verts, feuillage éblouissant
Qui fait flotter au vent ses larges draperies ;

O savanes en fleurs, arbustes, arbrisseau,
Plantes que je connais et que ma main recueille:
Bleuet de mon pays, fruit d'azur que l'oiseau
Aime autant que l'enfant qui l'admire et le cueille.

Marée aux longs soupirs, îlots ensoleillés,
Grèves aux sables d'or, qu'effleurent les mouettes,
Estuaire où je vois, nombreux, appareillés,
En partance, ou, ancrés, les yachts, les goélettes;

Varechs roux odorants, mirages enchanteurs,
Qui déroulez vos films rares et fantastiques:
Caravelles d'antan voguant vers les hauteurs,
Minarets surmontant quelque mosquée unique;

Dômes et *mai* d'argent d'un palais vapoureux
Se transformant soudain en claire cathédrale,
En grotte de cristal, en monuments nombreux,
Dispersant au lointain de fictives spirales.

Et vous fraises des bois odorant le talus,
Cassis noir capiteux, citrouilles arrondies,
Pommier tord aux troncs gris, aux bras larges et drus,
Qui penchez sous les fruits vos branches alourdies ;

Et vous terre fertile où germe l'épi blond,
Où le trèfle mûrit abondant et s'enlace
A l'anis qui s'égrène, à la dent-de-lion,
Je te chante et pour toi ma voix n'est jamais lasse!

* * *

O patrie, entends-tu ma muse qui descend,
Vibrante et recueillie en accordant sa lyre,
Après t'avoir jeté des baisers, de l'encens,
Et de mon *coeur bien né* l'exubérant délire!

Fleurs de Lys d'or

A M. René Bazin de l'Académie Française,
souvenir d'une entrevue.

C'est un drapeau de soie où brillent des lys d'or,
Sur sa mate blancheur, de vieillesse cernée,
—La patine du Temps atteint tous nos trésors,—
Que de gouttes de sang partout, esséminées!

Vestiges du passé, hommage au sang des forts,
Baisers de la patrie à l'heure infortunée,
Tant de gloire est célée en ce drapeau que, fors
Lui, nous aurions perdu, croyance et destinée.

Devant cette relique ancestrale, je crois
Voir passer, le front haut, à l'horizon immense,
Les héros de ma race et leur geste ensemence

Le sol conquis par eux sous le drapeau des Rois.
Ta mission sur nous est peinte en cette image,
O France, avec ferveur, je t'en offre l'hommage,

(Petit salon pourpre de l'archevêché, le jour d'une
conférence donnée le 13 mai au soir à Montréal).

Nouvelle France

A mes correspondants de
Courbevoie, (Seine) France.

Vous qui du Canada, bacheliers érudits,
Suivez les cours d'histoire et vous dites épris
Des héros oubliés par votre Cour française:
Ces grands déracinés du vieux sol que sans cesse,
Ensemble, ils regrettaient lorsque sur les hauteurs,
Les plaines, ils portaient leurs pas explorateurs.
Cartier, infatigable, appui de notre race;
Champlain, éblouissant, apte à suivre sa trace;
Viel, âme de preux, de la foi conquérant;
Brébœuf et son escorte au cœur de vétéran;
Maisonneuve admirable, en extase qui prie
Voyant du Mont Royal fleurir Ville-Marie;
Montcalm, aux jours trop brefs; mais de gloire chargés;
Et Dollard qu'enflammaient la lutte et les dangers.
Ma lyre dans ce chant inspiré les rassemble,
Ces fondateurs de choix dont l'âme se ressemble.

O mes doctes chercheurs quand vous verrez passer,
Devant vos yeux ces noms des héros du passé,
Il faudra pour qu'en vous leur histoire se grave
Parmi nos écrivains consulter le plus grave.
Que les siècles, bandeau qui pèse sur les yeux,
Ne l'ait pas aveuglé; qu'au pays des aïeux,
Par un chemin de *fleurs de lis* abandonnées,
Il vous guide attentif; que, d'après ses données,
Des âges remontant sans fatigue le cours,
Vous puissiez contempler, grâce à son haut concours,
Cette Nouvelle France illustre qui déroule
Sa fière destinée alors que le Temps roule
Dans ses flots noirs les ans. Du passé l'astre luit!
Et les *arpents de neige* échappent à l'oubli!

Du sénateur DAVID étudiez l'histoire
Pour voir notre pays de son observatoire;
Avec fruit, vous lirez: "Voyages et Portraits";
Renseignez-vous aussi près de monsieur CHAPAI:
Il vous fera connaître, il vous fera comprendre,
Ces héros dont enfin vous semblez vous éprendre.
Et nos femmes aux traits remarquables, enfants,
Connaissez-vous leurs noms? leurs destins triomphants?
Avez-vous admiré les fières silhouettes
De celles, qu'entre nous, j'appelle violettes!

Sur l'écran projetons: Marguerite Bourgeoys,
Vierge, catéchisant les petits Iroquois;
Jeanne Mance assistant, première hospitalière,
Les pauvres, les perclus, à tous familière;
Jeanne Le Ber, portant sa patrie et son cœur,
Dans sa garde d'amour aux pieds du Christ vainqueur;
Magdelaine, l'enfant à la vaillante épée,
Défendant la patrie... O! de notre épopée,
En de petits tableaux, antiques médaillons,
Je voudrais esquisser d'un rapide crayon,
Ces portraits féminins de la Nouvelle-France,
Qui vous rappelleraient la Royauté de France.

"Beaucastel" 1907.

Marguerite Bourgeoys

A Mère Ste-Euphrosyne
Hommages.

Que de fois à genoux, seule en la Basilique,
J'ai médité devant le tableau magnifique,
Où flotte un charme auguste autour de votre front,
Marguerite Bourgeoys! A l'instant, clair et prompt,

Le passé se déroule exaltant et magique:
Au premier rang, parmi l'élite apostolique,
Vous passez! Les enfants répètent votre nom;
Leur joue effleure la cornette de linon;

Le voile hiératique, et je les vois sur l'heure,
Touchés par la vertu qui rend l'âme meilleure.
Ces petits enfant la perle, le corail,

Ont, près de vous cueilli les fruits d'or du travail;
Et, vierge vous aurez en fondant Notre-Dame,
Fait graviter un astre au ciel pur de votre âme!

(1911).

Jeanne Mance

De crainte que l'oubli, l'erreur, la vétusté,
Ne ternissent, selon leur commune routine,
La chronique parfois ardue à rajuster,
Et ne fasse une croûte au jeu de leur patine,

Je mets avec extase, ô sublime héroïne,
Dans un médaillon d'or, de gemmes incrusté,
L'estampe où vous versez le baume, l'héroïne,
Le vin, l'émulsion, l'huile, aux déshérités.

J'admire votre main si petite, si forte,
Qui panse les blessés et qui soutient leur front;
Votre lèvre attendrie aussi qui reconforte;

Et qui, douce, discrète, ignore tout affront.
J'aime vos yeux profonds et votre cœur immense,
Et je vois se nimber votre front, Jeanne MANCE!

(1913).

Magdelaine de Verchères

“Combattons sans relâche et mourrons sans effroi,
“Notre vie est à Dieu, notre épée est au roy...”
C'est la leçon d'honneur digne du grand Patrocle,
Que l'histoire éloquente incrustait sur le socle.

Du bronze remarquable où de votre air narquois,
Vous suiviez la déroute au camp des Iroquois
Stoïque Magdelaine! O si du vieux Sophocle,
Je retrouvais la plume en mettant un monocle...

Qu'il serait merveilleux et parfait ce sonnet!
Hélas! je suis myope et ma muse de même,
Pourtant ce soir je veux ceindre d'un diadème,

Votre front d'héroïne, orner votre mousquet;
Et jeter mille fleurs odorantes et chères,
Sur votre piédestal, noble enfant de Verchères!

Ottawa, 17 mai 1916.

Jeanne Leber

O recluse oubliée, ange de la patrie,
Ma muse enthousiaste admire et veut chanter
Ta vie où la ferveur sans nulle afféterie
S'offrait, tel un encens à la Divinité.

Libre de vains plaisirs, de molle rêverie,
Seule auprès de l'Hostie en céleste aparté,
Tu vis couler tes jours. A genoux, je te prie,
Et de ta foi, j'envie, en mon cœur la beauté!

Vierge! l'ardent désir de tes longues extases,
Dans le calme béni de ce bonheur muet,
Tu devais l'exprimer, sans nulles périphrases,

Fut d'être de JÉSUS, aussi toi, le jouet...
De ton pieux amour, l'intime exubérance,
Fit germer la vertu dans la Nouvelle France!

"Beaucastel" — 10 décembre, 1907.

Le Coq et le Castor

FABLE

A M. Alexandre Millerand, Président de la République Française, qui veut bien me remercier pour ma petite plaquette patriotique.

Sur la rive agreste et paisible
Du solitaire Lac des Bois,
Nacré d'une glace inflexible,
Un castor, plus heureux que rois,
Avait une hutte invisible
Aux cynégétiques exploits.

D'une écorce soyeuse et blanche
Il en avait couvert le mur
De glaise, et cet enduit étanche
Lui semblait un gîte aussi sûr
Que ceux qui se font dans la planche
Et bien plus chaud, et bien plus dur.

Un jour, très longtemps avant l'aube,
Il allait traquer en forêt
Quelque ortolan à mettre en daube,
Quand d'un trop notoire indiscret,
Dans la futaie il vit la robe
Ainsi que le sabot doré.

“Un coq en plein bois, c'est cocasse!”
Dit-il, à mi-voix, — “épatant!...
Il bat des ailes avec grâce,
Étale sa queue... un Houdan!
Il semble interroger l'espace,
Qu'est-ce donc ?” Voilà qu'à l'instant

A l'horizon d'or, le coq lance
Un sonore cocorico.
Rapide, le castor s'élance
Et lui décoche un : “*Vieux pécot !*”
“Plâit-il ?” fait avec pétulance,
L'hôte à crête coquelicot.

"Pas si fort!" dit dans ses moustaches,
Le castor: "car, sur mon honneur,
"La forêt est pleine d'apaches!"
— "Mais vous êtes là par bonheur,
Gardez-moi contre crocs et haches,
S'il vous plaît, mon petit seigneur!"

"Du cœur vous me donnez l'étreinte,
Vous jucherez sur un laurier;
Avec moi venez et sans crainte:
Il est solide mon terrier.
Le sous-sol est un labyrinthe,
C'est bien plus sûr qu'un poulailler."

Comme une feuille qui s'envole,
Du Houdan l'effroi s'envola:
Cette gent, pourtant, si frivole,
Se mate avec l'instinct qu'elle a.
Le castor, fier et bénévole,
Fit à son hôte un fin gala!

Après la sieste classique,
Le rongeur semblait anxieux :
"Entre nous, comment donc s'explique
Votre excursion en ces lieux ?
Pourquoi, vous de goût bucolique,
De Mantes en fleurs, fuir les cieux ?"

"Jadis, ce pays était nôtre,
Vous m'entendez, petit castor,
Notre monarque, au patenôtre,
Préférait les femmes... le sport..."
— "Ce goût ressemble assez au vôtre :
La poule vous met en transport !" —

Mais lui, songeur et sans rancune :
"Laissez-moi finir mon récit :
Parmi ses favorites l'une
Mit le royaume en déficit !
La Pompadour ! temps d'infortune :
Sept ans de guerre à sa merci."

"Oh! ce n'est pas la République
Qu'on mène par le bout du nez...
Le sexe à la mine angélique
N'oserait pas la câliner!"
— "C'est une bonne politique,
Et je n'en suis pas étonné!"

"Les affaires sont les affaires!
"Et les amours sont les amours!
"L'un au cœur a cent locataires;
"L'autre à la Bourse suit le cours."
"Mais revenons, sans commentaires,
"A ma fugue en vos alentours."

— "Les missions sont à la mode.
— "Je viens ici me faire un nom!"
"ROSTAND, jusques à l'antipode,
"Pourtant, vous a fait grand renom;
Et BOTREL, dont l'immortel ode
"S'accompagne à coups de canon!"

“Vous êtes au fait de ma gloire!
Avez-vous don d'ubiquité?”
“Je naquis au bord de la Loire,
On nous força de la quitter.
Ce fut alors, la mer à boire...
Il parait qu'on l'a regretté!”

“Mais que vous reprochait-on? Qu'est-ce?”
“On disait: il ronge... un dégât...
“Propre à rien qui, toujours paresse...
“Oncques ne vît pis renégat...
“D'un commun accord, en détresse,
“Nous, *gagnâmes*, le Canada.

“Ce pays, entre mille charmes,
De la France hissait le drapeau;
Devant nos petits yeux en larmes,
Ce fut un signal, un appeau;
Puis Québec, nous mit dans ses armes!”
—“J'en ai le cœur à fleur de peau!”

"Fini! le passé misérable:
Qui dit castor, dit travailleur,
Industrieux, sobre, admirable,
Jamais rongeur n' fut meilleur!
C'est pour cela qu'avec l'érable,
Coq, ici, je suis à l'honneur!"

MORALE

Bravo, c'est consolant en somme
De reconnaître qu'ici bas,
Chez l'animal comme chez l'homme,
Le temps solde enfin les combats.
Gloire à vous! talents qu'on assomme:
Au mérite, on met chapeau bas!

Montréal, 27 septembre 1922.

Apostrophe d'une Feuille d'Érable

A Mademoiselle Blanche Sirois

Le vent d'orage souffle arrachant mille plaintes
Aux cîmes des bouleaux
Les branches de l'été qui se meurent sont teintes,
De deuil et de sanglots.

L'orme a vu s'effeuiller sous la pluie et la bise,
Sa ramille en beauté;
Celle du peuplier, verte, se pulvérise;
Et l'aulne est amputé.

Seule, une feuille est rouge et toute cramoisie :
Sa colère est en jeu!...
C'est la feuille d'érable que la fantaisie
D'octobre met en feu.

"Pourquoi?" murmure-t-elle, "exhaler tant de rage,
Deviendrais-tu brutal ?
Ramène donc au lieu du givre et de l'orage,
Tes beaux "jours de cristal!"

Laisse ton casque gris trempé comme une loque,
Ton collet de brouillard ;
Tu les retrouveras quand sonnera l'époque,
Beau mois de ton départ."

“J'ai dit,” scanda la feuille; or, Octobre maussade,
Murmura: “J'ai compris!
Ce soir, lampe avec moi, la belle, une rasade,
Feuille, voilà mon prix.”

La feuille du pays aussi brave que belle,
Répondit finement:
“A ton désir je veux ne pas être rebelle;
Mais si souvent tu mens!...

Permetts-moi, puisque enfin l'affaire se complique,
Tu peux compter sur moi!
De mêler à ton grog un léger narcotique...
Et calme ton émoi!”

Bah!... tu veux m'endormir, et ce sera la trêve:
Et pendant mon sommeil... ?"

"Le beau temps reviendra! Tu feras un beau rêve,
Quand luira le soleil."

.....

Saurons-nous comme toi, feuille de la patrie,
A l'heure du danger,
Finement déjouer une emprise ennemie,
Pour ne pas nous venger ?...

Ottawa, 1917.

Chant Canadien

Le givre étoile ma fenêtre,
La neige a duveté mon toit ;
Mon cœur s'exalte et je sens naître,
Plus fort l'amour que j'ai pour toi !
Bien-aimé, je comprends mon rôle,
Depuis que je sais ton mandat ;
Avec toi, brave je m'enrôle :
La France attend le Canada !

Partons ! écoute ma requête,
Dans l'avion qui vous conduit,
Stoïque, éprise de conquête,
Près de toi, j'embarque aujourd'hui.
Ma main pansera tes blessures :
La gloire attend sur ton chemin,
Quand je suis là tu te rassures,
Que ferais-tu sans moi demain ?

J'ai des visions d'espérance:
Sa caresse est un talisman...
Le ciel protégera la France,
Depuis toujours c'est son serment.
Ne crains rien, va, — "la peur est laide!"
Nous reviendrons par un beau soir
En chantant comme DEROULEDE:
"On n'enterre jamais l'espoir!"

OTTAWA — 1916.



Le Vingt Deuxième

Aux soldats de chez-nous.

Je vis un régiment d'hommes jeunes et beaux!
L'ennemi devant lui, fuyait, fauve, en lambeaux,
 Ou tombait par centaines.
Ton héros, Courcellette, et ton héros, Vimy,
C'est lui, mon Canadien, il chasse l'ennemi,
 Et se rit de ses haines.

Et de loin, j'entendis parmi les Alliés,
Une voix qui disait: — "D'où viennent ces guerriers,
 Merveilleux d'endurance!"
Les Français, les Anglais, les réclamaient tous deux:
Nos fils du Canada; si tôt, au milieu d'eux,
 A surgi l'espérance!

ENVOI

Frères, mon cœur vous suit au tournant de la route
Ou l'ennemi vous guetté, allez! point de dérouté,
Les Boches vont sauter.

Vous serez ces héros dont parlera l'histoire,
Effeillant dans leur sang tes corolles, Victoire,
Fleur d'immortalité!

Ottawa — 1916.

O Canada

En sourdine d'abord, d'un doigté si léger
Qu'il semblait s'essayer, tel l'oiseau dans les branches,
A remettre d'accord, ensuite à dégager,
L'air que chante à son gré, notes noires et blanches.
On eût dit qu'un génie animait l'instrument
Insufflant au clavier une âme enthousiaste,
Ou qu'aux doigts de l'artiste il était un aimant
Qui, d'un accord vibrant de l'arpège eût le faste.
Et ce furent, soudain, des merveilles de sons,
Graves, purs, ondoyants, rythmant la mélodie.
L'hymne patriotique aux grands diapasons,
Devint un récital sous cette main hardie.
L'auditoire emporté par ces accents émus
Entonna l'hymne cher avec exubérance;

Et ce chœur d'allégresse et d'émoi soutenus
Faisait à la patrie un serment d'allégeance...

Depuis longtemps déjà la fête était finie,
Les auditeurs au loin, les honneurs inhumés...
L'emprise en moi restant de la double harmonie,
Je conçus ma patrie à quel point je t'aimais!

(1923).

Le Saint-Laurent

A Mlle Marguerite du Breton.
Blois, France.

Si vous n'avez pas vu sa rive enchanteresse,
Si vous n'avez bruni sous sa rude caresse,
 Vous ne comprenez pas
Ce que ressent mon cœur quand je revois la plage
Du Saint-Laurent superbe et que sur le rivage
 Je marche à petits pas.

Vous ne comprenez pas ce que m'est la falaise
Où je grimpais enfant, le fleuve où seule, à l'aise,
 Sur le flot écumant
Dans un canot léger, j'allais braver l'orage,
Quand l'onde est en furie et le nordèt en rage
 Tout gris le firmament.

Vous ne comprenez pas ce que chantent les vagues
Aux étoiles de mer, aux oursins et aux algues,
De leurs voix de cristal.

Cette berceuse est douce et pleine d'harmonie,
Pitoyable, elle endort à l'heure où l'insomnie,
Monte son guet brutal.

Mon fleuve il faut le voir quand tombe la brunante:
Le soleil effleurant sa nappe rayonnante
La nuance à dessein;
Saphir comme le ciel, rose comme la rose,
Avec art il copie en bleu tendre et en rose
Le céleste dessin.

Plus tard, lorsque la nuit paisible tend ses voiles,
Vous pourrez l'admirer dans une barque à voiles
Si vous allez longer
La grève aux sables fins, aux coquilles gris-perle,
Où la vague d'argent tout doucement déferle
Avec un bruit léger.

Si pour l'admirer mieux vous suiviez la mouette
Au sommet d'un rocher que la lame fouette
 D'un choc vif et strident,
Vous verriez s'apaiser et se retirer lasse,
Cette mer qui soupire, et se plaint, et se glace
 Ou souffle en se ridant.

Mais cette mer aimée à quoi bon vous la peindre,
Venez la contempler, amie, et vous empreindre
 De sa pure beauté;
Dans votre enthousiasme ardent, me parlant d'elle,
Vous direz: — "Je comprends votre culte fidèle:
 C'est une Majesté!"

"Quatre-Vents" 1902.

l'île aux Basques

A Madame Amédée Bélanger.

C'est toi qui m'apparais, île si familière,
Je te cherchais des yeux émue, en arrivant;
Scène de gais concours après chaque croisière,
Nous courions sur tes bords, rieurs, cheveux au vent.

Sise au milieu du fleuve: antique observatoire,
Des Basques valeureux qui te léguaient leur nom.
Cent ans avant Colomb ils avaient, c'est notoire,
Trouvé le Canada, sans gagner de renom.

Ces braves caboteurs avaient laissé la France
Pour pêcher la baleine; alors le Saint-Laurent,
Eden silencieux avait de l'attrance
Pour tous les cétacés libres en son courant.

Ils ont fui sans retour; mais le fleuve en ses ondes
Vous donne rendez-vous, marsouins argentés,
La loche et l'éperlan y dansent mille rondes
Et le saumon vermeil semble s'y délecter.

L'île dans ses grands bois, l'été reçoit encore
Des touristes joyeux le cortège bruyant;
Sa léthargie hier factice s'évapore,
Comme un sillon sur l'onde ou un astre filant...

A foison, sur ses bords croissent les fruits sauvages:
L'atocas qui de loin évoque le grenat,
La framboise et la mûre, et par les marécages,
Le bluet qui voisine avec le pembina.

Le chasseur avec joie entre ses rocs s'attarde
A tirer l'alouette et l'exquise perdrix,
Le lièvre, le canard, la sarcelle et l'outarde,
Fier d'un coup de fusil et d'un gibier de prix.

Ile! je vois en toi, l'antique forteresse
Des Basques et leurs feux dans le bois éclatant;
Et dans mes souvenirs: hallali d'allégresse,
Résonne l'heure d'or de mes rêves d'antan...

Trois Pistoles, 1922.

Aurores Boréales

A Madame T. Delille.

Avez-vous admiré par nos soirs froids et clairs
A travers l'empyrée un spectacle enchanteur ?
Des obélisques d'or, mouvants, couleur d'éclairs,
En sont les promoteurs.

Ces colonnades vont de la mer aux nuées,
Frôlent le mont bleuâtre et les érables verts ;
Dans l'azur vespéral sitôt insinuées,
Semblent d'aspects divers.

On les prendrait alors pour de nocturnes hôtes,
Convives du zénith, beau rêveur étoilé,
Qui s'ennuie à la fin dans ses demeures hautes,
Et veut batifoler...

En danse elles s'en vont, souples et gracieuses,
En costume de rêve : aurore et mordoré,
Par bonheur, elles sont là-haut, silencieuses,
Est-ce de leur plein gré ?

Prestement, tout à coup, comme elles sont venues,
Toutes s'en vont ! Où donc ? Je vous le donne en vingt...
Du levant au couchant, examinez les nues,
Vous chercherez en vain.

.....

Aurore boréale, emblème de la muse,
Hôte chère à la nuit, altesse des hauteurs
Toi qui verses l'oubli, toi qui fais que l'on muse,
Les yeux remplis de pleurs.

Toi qui te travestis en sirène, en bacchante :
Nelligan, plein de verve et d'amour t'embrassait...
Paul Morin, doux musard, te rend fine, éloquente,
Et Gill fut un Musset !

Tu charmes le repos, la paix et le silence,
Porteuse de trésors, avec labeur conquis ;
Fruits du recueillement et grappes de science :
Partage bien acquis !

(1922).

Trois Pistoles

A Madame Joséphine L. Carrier.

C'est le matin. L'aurore a jeté sur l'azur
Ses dessins incarnats. Que l'horizon est pur
Tissé d'or et de soie!
Sur un air entraînant, à travers les sapins,
En sourdine, le vent entonne un vieux refrain,
Quelle aubade de joie!

Et la brise en chantant fait ployer les rameaux
Trop lourds du poids des fruits. Que les arbres sont
[beaux!
Et qu'agreste est la route!
La nature est à l'âme une exquise psyché
Reflétant les lueurs... ne criez pas: cliché
D'un Panurge qui - broûte!

Le décor, les beautés éparses alentour,
La fraîcheur, les parfums, le plaisir du retour,
Font suave la vie...

Le soleil donne au cœur de châtoyants reflets,
Lui qui de ses rayons met de l'or sur tous les
Grains de sable et de suie.

Lui qui du grain de blé tire l'épi vermeil,
Qui transforme en bijoux la rosée, ô soleil,
A l'ardente caresse!

Je t'admire et je rends hommage à ta beauté,
Astre enchanteur qui me bruniras tout l'été,
Factice mulâtresse!

Heureuse dans la paix des jours éblouissants,
En face de la mer, douce à mes jeunes ans,
Je reste sans paroles.

L'essaim de souvenirs qui m'assaillent ici,
Me font chère la vie et je te dis merci!

Bien aimé TROIS-PISTOLES!

Ainsi que Beethoven, je ne veux ni palais,
Ni titres, ni chevaux, je m'écrie, en anglais:
"O give me the pleasure with the pain,
So would I live and love again!"

"La Vieille Maison" 1915.

Eveil Vernal

A mesdemoiselles Dumals.

Quand le printemps exquis apparaît émergent
De l'horizon vermeil aux banderoles floches;
Quand fleurit du muguet la clochette d'argent,
Et qu'à travers le ciel s'en reviennent les cloches;

La nature, elfe agile, au geste diligent,
A sur les bois naissants, sur les prés, dans les roches,
Fait flotter son soleil et le velours changeant
De son manteau splendide aux fines effiloches.

Après avoir laissé tous ses sucres aux vergers,
Versé sur les jardins, sur les parcs ses corbeilles,
Afin qu'au cœur des fleurs s'enivrent les abeilles,

Elle a jeté sa joie en papillons légers,
Dans les parfums subtils qui traversent l'espace,
Et mêlé d'infini l'éveil vernal qui passe!

"Beaucastel", 1905.

“Tag Day”

A madame Préfontaine.

Amie, avez-vous rencontré,
Belle, gracieuse et charmante,
Sous son ample manteau lustré,
Ou sous sa somptueuse mante,
Une femme qui tend la main ?

Elle apporte mille ressources
Pour capter les cœurs et les bourses...
Sans compter, donnez-lui, demain,
Dieu vous le rendra, n'ayez cure,
Et vous saurez ce que procure,
De bonheur, le divin aveu :
“Qui donne aux pauvres, prête à Dieu !”

Kermesse — 1914.

Le Printemps de chez-nous

A mademoiselle Jeanne de Roux,
Château des Bons Enfants, La Fare.

Le printemps de chez nous, fin d'avril se réveille.
Le blanc tapis d'hiver mis au rancart enfin,
La terre en léthargie, admirable merveille,
Se hâte de verdir et de fleurir sans fin.

A peine le bourgeon, petite boucle rose,
Orne-t-il un rameau que la feuille apparaît ;
Si fraîche, si jolie, en un clin d'œil éclose :
Nature apprends-nous donc de ton art le secret !

Mais la feuille n'est pas comme l'homme égoïste,
Un hôte à ses côtés veut-il se faire un nid,
D'un friselis joyeux elle indique l'artiste
Et montre les rayons par son zèle fourni.

Alors, que de frissons, d'odorantes bouffées,
Par les bois, les vergers roses et blancs de fleurs!
Erre-t-il par les airs quelques aimantes fées
Prestes, à les poudrer des plus tendres couleurs ?

L'érable généreux a, d'un geste héroïque,
Sacrifié sa veine, acte quotidien,
Sa sève d'or devient un sirop mirifique:
Primeur de mon pays, le sucre canadien!

Dans le jardin en fleurs, la poulette en cachette,
Avant l'aube picore, asperges, céleris;
Le réséda suave et la rose coquette,
Parfument la rhubarbe et le vieux chardon gris.

C'est la chère saison d'amour qui recommence,
L'oiseau cherche en chantant de la branche au buisson;
Pendant que l'habitant son guérêt ensemence
Infatigable et gai, songeant à sa moisson.

Du faîte des clochers, dans la nue infinie,
Laurentides, plus haut que ton dôme lointain,
Et plus haut que ta cîme altier Alléghanie,
S'élève de nos cœurs l'angélus du matin.

Le soir quand du soleil s'éteint l'ardente flamme,
Quand du ciel bleu s'envole un dernier angélus;
On murmure avec foi: *entre toutes les femmes,*
Soyez bénie ô Vierge, et Reine des Élus !

"Beaucastel", avril, 1902.

Terre de ma Patrie

A madame Charles Gauvreau.

Terre de ma patrie, ô travailleuse austère,
Qui fais germer les blés et des plantes l'essaim;
Qui merveilleuse épand tes splendeurs forestières
Et les ors de ton sein.

Toi qui donnes la sève dorée à l'érable,
Toi qui teintes d'azur l'humble petit bleuet;
Toi qui fais s'empourprer la pomme vénérable,
Et germer le millet.

Terre où domine fier le mont vert et sonore,
Le fleuve merveilleux et le lac transparent;
Toi qui me couvriras, ma terre, je t'honore,
Et te chante en pleurant!

(1922).

Le Canada

Complément à la légende patriotique de
M. Achille Kirwan.

Quelques instants plus tard, un chérubin vermeil
Parcourant, radieux, la terre où le soleil
Darde ses chauds rayons, s'avance vers la France,
Dont il connaît déjà la douce bienveillance,
Et lui dit: "Donne-moi de ton cœur de lion
Le courage viril, de ton ciel un rayon,
De tes blés l'épi d'or, afin qu'une guirlande
Couronne le chef-d'œuvre de la vaste lande."

Aux dons français il joint un traîneau, des patins,
Mille flocons de neige à reflets argentins,
Une tige d'érable avec sa sève blonde,
Un filet, un canot qui, sans rames sur l'onde
Fitera. Désirant d'éternelles splendeurs
Pour cette nation qu'il convie au bonheur,
Il reprend son essor vers la Cité sereine,
Obtient une audience avec sa Suzeraine.

Après avoir décrit son vol par les chemins
De l'azur et des monts couronnés de grands pins
Quand la terre s'endort et rêve dans la mousse,
Cependant que la lune apparaît, blanche et rousse,
Pour verser sa clarté dans les bois, les prés verts,
Les rives et les flots de l'immense univers;
Il incline son front, et dit: "Mère divine!..."
"Ange, ne parlez pas, vos vœux je les devine!
"Allez! le cœur joyeux, allez: donnez mon nom
"A la ville qui va fleurir au pied d'un mont..."¹
L'Ange alors s'écria d'une voix attendrie:
"Voici le *Canada* protégé par *Marie!*"

Montréal 1902.

(1) Ville-Marie au pied du Mont Royal.

— III —

“A ta fleur mon petit si j'ai servi d'égide,
“Homme un jour, reviens-y t'appuyer quelquefois.”

MADAME DESBORDES-VALMORE.

Ici, pour mon petit enfant,
J'ai mis, mère, en philosophant,
Ce que j'ai de mieux en moi-même:
Mon petit est le seul qui m'aime!



Mon Premier-né

Dans sa berceuse aux blanches draperies
S'ébat le nouveau-né.

Son petit corps couleur d'asphodèles fleuries
Charmant à pomponner,

Est robuste et parfait! Sa prunelle est limpide
En sa douceur de lin;
Sa bouche a goût de miel, je l'effleure rapide,
De lui mon cœur est plein!

Quand aux jours de bonheur s'ajoute un don de vie,
L'âme, d'amour se fond;
En elle brûle un feu divin qui la convie
Aux hommages profonds.

Si la reconnaissance est sœur de la sagesse,
Du cœur elle est le sceau.
Mon Dieu, voyez le mien ployé sous vos largesses,
Auprès de ce berceau.

Merci, Maître adoré pour mon fils, pour moi-même,
Mon obstiné souci :
Plus que tout ici-bas, permettez qu'il vous aime,
Et, pour nous deux, merci!

"Beaucastel", 1902.



Désirs

Petit enfant
Plus blanc que neige,
Que j'aime tant,
Hélas! que n'ai-je,
Tel un devin,
L'art de comprendre
Le plan divin
Pour te l'apprendre,
Te protéger,
Et mère aimante
Loin du danger
Planter ta tente.

Petit trésor,
Dont tant j'admire
Les cheveux d'or,
L'aimant sourire,
Avec émoi,
Je te regarde.
Que près de moi
Le ciel te garde,
Enfant charmant,
C'est la prière,
A tout moment
Que fait ta mère.

'Beaucastel'

Litanies du Petit Enfant

C'est toi petite maman,
Qui m'aimes constamment!

C'est toi qui gardes blottit
Sur ton cœur ton tout-petit.

Toi qui m'endormais souvent,
En chantant: "V'là, le bon vent."

Toi qui dans mon petit bain
M'aspergeais tous les matins.

Tu guidais mes premiers pas
Pour surprendre mon papa.

A toi je pense toujours
Je t'aime plus tous les jours...

Quand je m'éveille et j'ai peur
Tu me berces sur ton cœur.

Souvent tu viens dérober
Mille bécés à ton bébé.

Tu m'embrasses sur la main
Que tu dis de blanc satin;

Tu m'embrasses sur les yeux
Que tu dis couleur des cieux;

Tu me fais rire beaucoup
Quand tu m'embrasses le cou;

Nous rions à qui mieux mieux
Quand tu baises mes cheveux,

Et quand tu viens à tâtons
Baiser mes petits petons.

"Beaucastel" 1904.

l'Arbre de Noël

Te souviens-tu, mon tout petit,
De cette minuit, blanche fête,
Où dans ta couchette blotti
"Noël" fit choir une brouette

Si pleine, sous son vernis blanc,
De fruits, de jouets, de dragées ?
Au réveil tu disais : "Maman,
La brouette était trop chargée..."

Le ciel avait comblé tes vœux,
Moi, j'en restais moins taciturne ;
Tu remerciais l'Enfant-Dieu
Haut, pendant la messe nocturne !

Au retour, c'était ravissant,
Tous deux, dans la carriole allège,
La lune à l'orbe opalescent,
Semblait une balle de neige

Effleurant notre Mont-Royal
En glissant à travers ses arbres.
Ton air épris, sentimental,
Ne venait pas d'un cœur de marbre.

Le vieux Noel, c'était prévu,
T'intriguait avec sa... tournée...
Tu me disais: "Quand l'a-t-on vu?...
"Et, dans quel trou de cheminée?..."

"C'est l'Ordonnance du Très-Haut,
"Qui nous camionne en sourdine,
"Cet arbre de Noel, si beau!"
Murmurait ta lèvre câline.

Chaque Noel il revenait,
Avec cette hotte si chère;
Un soir, tu dis: "Il nous connaît!
"Son cœur, est-ce le tien, ma mère?"

Mystérieux, cet inconnu,
Oublieux du bonheur qu'il sème;
En lui, mon fils a reconnu,
Cette mère heureuse qui l'aime



Bébé

De grands yeux bleus pleins de tendresse,
Une bouche belle à croquer,
Sur ses pieds très droit il se dresse
Et prend un air interloqué...

Un cœur d'or, chère forteresse,
Mon cœur de mère y est bloqué,
Jamais un soupçon de détresse,
Ne saurait là me convoquer.

Ce qu'il est sûr de son prestige,
Ce bébé toujours plein d'égards;
La rose ne sait à sa tige

Décerner de si doux regards.
En revenant de son baptême,
Son petit cœur m'a dit : "Je t'aime!"

"Beaucastel" 1909.

En Toboganne

Blanche et molle la neige tombe!
"D'où viens-tu, fleurette d'argent?"
"Du nuage en plein firmament,
"Où le vent fait une hécatombe."
Blanche et molle la neige tombe!

Sur le sol au brillant tapis,
Que le soleil teinte et irise;
Et sous les baisers de la bise,
Germent de transparents épis.
Sur le sol au brillant tapis.

Que de bijoux, de filigranes,
Dans les cèdres, dans les sapins!
Le nid brille comme un écrin
Dans le peuplier diaphane.
Que de bijoux, de filigranes!

Vois! les fins réseaux de cristal
Tissés à travers les clôtures;
Franges d'argent, fines guipures!
Suivons ce chemin idéal,
Tissé de réseaux de cristal

Notre toboganne légère,
Comme une étoile filera,
Et gaiement nous emportera,
Toi, moi, ta grande passagère!...
File toboganne légère.

Vive notre hiver canadien,
Et nos tobogannes coquettes!
Oh! gai, gai, qu'on s'amuse bien
Avec nos patins, nos raquettes.
Vive notre hiver canadien!

"Beaucastel" 1905.

Priere de Bébé

Dans le temple ce soir, je viens m'agenouiller,
A l'autel de Marie.

Bébé tout près de moi, câlin, a bredouillé:
"Mère, avec toi je prie!"

Et prenant dans ses doigts, son petit chapelet,
De sa voix enfantine,
Il redit les "Ave", prononçant à souhait,,
La prière latine.

Et regardant le prêtre en face de l'autel,
L'acolyte et son cierge,
Il s'incline vers moi, mystique et solennel:
"Mère, dis à la Vierge;

“Quand bébé sera grand!” et d’un air inspiré,
Le timbre empreint d’angoisse,
“Si tu veux, il sera, comme notre curé,
L’abbé de sa paroisse.”

Lors, reprenant tout bas, le grain interrompu,
Il finit sa prière;
Cependant qu’en mon cœur, pour mon enfant s’accrût,
Ma tendresse de mère!

Abécé

A B C et bébé qui rechigne et s'entête,
Tire sa langue au chat, lance un signe de tête
A son serin qui trille et fait des staccati,
Ne sait pas encor lire, et j'ai pris le parti,
Avant de lui donner une leçon nouvelle,
D'infuser l'alphabet en sa jeune cervelle.

Après avoir tourné mon pupitre à l'envers,
J'ai retrouvé parmi mes calepins divers,
Mon abécé d'enfant, tout rempli de gravures,
De lettres en couleur, fines enjolivures,
Qui captent les regards des petits étourdis,
Et d'eux font lentement de graves érudits...

Sitôt que mon bambin vit cet abécédaire,
A son étude il prit un goût... héréditaire...
Qui le fit surpasser ses petits compagnons.
"Ce sont eux maintenant qui sont des champignons!..."
Murmurait-il souvent. "N'en parlons à personne;
Ce vilain sobriquet, tout entrain empoisonne!"

"Beaucastel" 1905.

Évocation

Dans le cadre d'or ciselé,
Enfant chéri tu me regardes;
Et doucement, mère a pleuré
En baisant tes lèvres mignardes.

Hynoptisé, ton œil suivait
Doux, anxieux, avec alarmes,
Mes yeux, et ton regard avait
Enfant, comme le mien des larmes.

Mais ton attendrissant regret
Mit fin à mes pleurs et fit taire
Ma plainte: ta voix du portrait
Disait: "Je t'aime tant ma mère!"

"Monabri" 1915.

Vacances

Mois de vacances, heures brèves,
Jours de soleil, de liberté;
Les champs sont d'or, couleur de rêves...
Vive juillet! Voici l'été!

Le flot chanteur berce les grèves,
Chant de joie au sable argenté;
L'oiseau gazouille aussi sans trêves,
Dans les branches sa volupté.

L'été parade sur la plaine
Ses chants, ses ors, sa floraison;
De beauté la nature est pleine,

En juillet, royale saison,
Qui revêt les champs d'opulence,
Et nous ramène les vacances.

Trois-Pistoles.

Neige de Noël

A mes séminaristes

La neige est de la gaze blanche,
Les anges l'ont tissée au ciel,
Pour couvrir l'asphalte et la branche,
Enfants, c'est demain la Noël!

Il faut que sur la route nue,
Sur les parcs et les trottoirs lourds,
Elle marque sa bienvenue
Par un décor de blanc velours.

Tant de fraîche blancheur rappelle
Les hivers si beaux d'autrefois :
Le passé, bon vieux m'interpelle
De sa si chevrotante voix.

Il me trouve encor sans défense,
Devant tant de neiges d'antan...
Quand je revois vos jours d'enfance,
Aux minuits de mon vieux cadran.

Lorsque tous les soirs pour vous plaire
Je vous racontais de Jésus,
La venue humble et solitaire,
Dans une grotte aux murs moussus.

Et pour qu'à tout jamais se grave
Et vous, le mystère et le lieu,
Je vous laissais dessiner, grave,
De vos crayons corail ou bleu,

Une silhouette de l'âne
Dans l'étable où son front cornu
Semblait pointer un bœuf si crâne
Qu'il en paraissait saugrenu.

Ainsi, lorsque tombe la neige,
Papillonnent, légers essaims,
En nos trois cœurs, le blanc cortège,
De souvenirs déjà... lointains!

Ottawa, Noël 1917.

l'Hiver de Chez-nous

C'est l'hiver de chez nous qui s'incline à son tour
Devant décembre las que le froid aiguillonne,
Son soleil d'or pâli n'a pour unique atour,
Qu'un voile diaphane et long qui papillonne

Au gré de l'aiglon dont la verte fureur
Met la branche en éclats, la neige en étincelles,
Fait rager le brouillard, terrible massacreur,
La neige qui s'étend en gros bancs s'amoncelle.

C'est l'hiver de chez nous au doigt blanc et glacé
Qui cueille avide et dur les rayons dans la nue,
Qui flagelle les fleurs, le brin d'herbe épuisé,
Qui chasse les oiseaux et met les bois à nue!

On grelotte en chemin sitôt que l'astre d'or
Furtif, se cache avant que la calme nuit tombe
C'est ainsi que décembre exaspérant, endort
La terre qui devient froide comme une tombe

Mais l'hiver a sa joie, et ses sports, et ses jeux,
Pour la jeunesse elle est la saison populaire.
Quel attrait cette course à travers champs neigeux,
Alertes raquetteurs quand la journée est claire;

Remplir le toboganne étroit, long, élancé,
Capitonné d'étoffe ou de rouge peluche,
Enivré de plaisir, rapide s'élancer
Du mont éblouissant, tel un cerf qui s'embûche..

Ou, sillonner du rond le cristal éclatant,
Le rayer finement de ses patins agiles,
Et d'un coup de gouret, magistral, épatant,
Faire éclater la glace en étoiles fragiles.

Passer et repasser sur son brillant miroir,
Cependant que la bise autour de soi se joue,
Qu'elle emplisse de rayons les yeux, sans le vouloir,
Et qu'elle vous empourpre et le front et la joue

Les jours longs, radieux, et sains de nos hivers,
Ont, toujours, Dieu merci, mille biens en réserve;
Et ton froid mon pays au lieu d'être pervers,
Vivifie, on respire! Air pur, vigueur conserve!

(1922).

Départ

Fini déjà! fini l'été!
Le train loin de moi vous emporte;
A deux battants s'ouvre ta porte:
Anxiété!

Je vous suis le long de la route
A chaque arrêt, je vous revois
Mon cœur entend, mon cœur écoute
Enfants, vos voix!

Et je me surprends à vous dire:
"Prenez-garde!... Oh! n'allez pas là!"
Je ferais bien mieux d'interdire
Cœur, tes holà!...

Pendant que de ma solitude
Chéris, je songe à vos adieux,
Vous vous en allez à l'étude,
Beaux... radieux...

En vous évoquant, je suis fière,
O mes deux rayons de soleil!
Inondez de votre lumière,
Mon lent sommeil!

Inondez surtout de tendresse,
Mon cœur, vigilant bouclier,
Qui nuit et jour vers vous se dresse
Sûr allié!

(1917).

Rondes d'Enfance

Le meilleur souvenir, celui qui dans l'esprit
Fait monter une joie attendrie et charmante,
C'est celui de nos jeux quand le cœur dans un cri,
Sur le gazon fleuri de fougères de menthes,
Nous tenant par la main, fillettes, garçonnets,
Ensemble nous chantions, dans une ronde folle,
Aux trémolos du vent, d'inoubliés couplets :

Il faut te marier, ma blonde luciole,
Il faut te marier,
A mon rose laurier.

"Papillon, couleur de neige,
Il faut te marier,
Avec la feuille du mûrier."

Il fallait voir flotter les chères bagatelles :
Roses ou bleus rubans veloutés et soyeux,
Les voiles vaporeux et les blanches dentelles,
Dont le charme avivait le plaisir dans les yeux.

En chœur on entonnait : "Il pleut... il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons... rentre tes blancs moutons..."
"Nous n'irons plus au bois! "J'ai vu la boulangère..."
"Le bon roi Dagobert", suivi de "Margoton"

Les vivats au refrain, il fallait les entendre,
Les bonds désordonnés, les rires cristallins
Scandant les mots connus d'une voix vive ou tendre,
Tout ce brio mêlé d'accents purs et câlins!
Sur les cheveux bouclés et sur les tresses blondes
Des rayons d'or sans fin paraissaient miroiter.
Et ces chants nous semblaient les plus beaux chants du
[monde
Et ces jeux les plus beaux de tous nos jeux d'été.

Les voix recommençaient: "Embrassons la plus belle...
C'était à qui serait la plus belle à son tour.
Et les ris, et les ronds reprenaient de plus belle,
Déjà s'ébauchait presque un tableautin d'amour.
Nous chantions, nous sautions, tournant à perdre haleine
Enivrés de gaité par ces charmants raouts...
On lançait à la fin: "Vive la Canadienne!
"Vive! la Canadienne et ses jolis yeux doux!"

"Beaucastel" 1912.

l'Aumone

A Lucien-Joseph

Ouvre large ta porte au mendiant qui passe,
A l'exilé qui pleure, aux parias maudits,
Chez toi, sache trouver, quand la nuit vient, l'espace
Pour abriter celui qui n'a pas un taudis.

Quand l'heure sonnera, va d'une main discrète,
Répandre autour de toi l'aumône et le pardon;
Le précepte divin, avec amour, décrète:
Payer de sa personne est le suprême don.

Quand tu ne recevrais pour merci qu'un sourire,
Un regard étonné, un regret teint de pleurs;
Sois heureux de ton sort trop beau pour le décrire
Qui donne pour avoir sème dans la douleur...

En toi, tu sentiras plus pure, plus divine,
Ta joie, ô mon enfant, en cette heure d'émoi;
Et le cœur de héros qu'en ton corps je devine,
S'ennoblira d'avoir, en lui, foulé le moi!

(1923).

Poute

Devant la porte close, il aboie, il attend,
Le petit chien frileux, agacé, mécontent.
Où sont-ils en allés, les gens de sa demeure ?
Sans l'avertir, partis, pour une aire meilleure...

Il écoute ahuri, jappe encore et s'étend,
Tête en l'air, œil au guet, sa fine oreille entend
Le pas d'une souris: ce n'est pas lui qu'on leurre...
A la piste, il saura découvrir tout-à-l'heure,

La route ou le talus, s'ils sont allés à pied,
Pour le moment, il se contente d'épier,
Si, dans le bon logis, il ne reste personne.

Il écoute longtemps, longtemps, rien ne résonne;
Et le petit chien triste après la nuit entière,
Suit son maître à la piste hélas! au cimetière.

"Beaucastel" 1913.

Préceptes Maternels

A Charles-Marie.

Si tu veux du succès goûter la plénitude,
Éprouve ton talent, comme ton cœur il bat.
Lorsque tu connaîtras tes goûts, ton aptitude,
Souviens-toi que la vie, enfant, est un combat.

D'abord, sois travailleur! Ne laisse pas inculte
Le champ où tout le grain sera semé par toi:
Pour le travail toujours il faut avoir un culte,
N'est-ce pas lui qui met du soleil sur le toit ?

Forge ta volonté: "Qui veut peut!" dit l'adage;
Pour le succès, elle est ce qu'est au fer l'aimant;
Soutiens-la de fierté, c'est l'idéal blindage,
Quand de la lutte un jour viendra l'achoppement.

Sois probe! Honnêteté prédomine opulence;
Paix du cœur, de l'esprit, voilà ses attributs.
Sois chaste! Ceins ton cœur, tes reins de vigilance,
Le talent, le génie, enfant, sont ses tributs.

Oppose à l'égoïsme, à la molle apathie,
Le respect attentif et le viril effort;
Fais usage de tact, de belle modestie,
Et crains le verbe altier du moderne esprit fort.

Sois bon! Sois indulgent! Ne fais pas de critique:
Le censeur coiffe autrui du bonnet qui lui va...
Qu'à ton front ce béret soit plus antipathique,
Que le casque fameux dont se coiffe le fat.

Ne lis pas de romans aux pages captivantes,
Tous de la volupté recèlent le cachet;
Sous d'austères accents, sous des phrases touchantes,
Percent des sentiments que l'esprit noble hait!

Fuis le rêve charmeur, fragile sensitive,
Qui se fane au toucher et ne produit nul fruit;
Mais que l'idée auguste éveille en perspective
A ton front de penseur l'idéal usufruit.

Sois humble! L'orgueilleux n'a pas de conscience,
Et de tous ici-bas il devient l'ennemi;
Sois pieux! La prière est l'intime audience,
Que le Maître des Cœurs accorde à son ami.

Sois discret, pondéré! Mets un sceau sur ta bouche,
Le silence est d'or pur! ce proverbe a raison;
Et la sincérité, souvent stoïque, touche,
Plus que les arguments entassés à foison.

Sois poli, généreux! Sache de ta personne
Payer quand il le faut ainsi qu'un paladin.
Par un acte d'honneur le héros se couronne,
Par un acte de foi, le croyant devient saint!

Sois rempli de douceur! Devant la douceur cède,
Le cœur dur que confond l'exquise aménité
Souviens-toi que le ciel aide celui qui s'aide
Sans lui que deviendrait la pauvre humanité!

(1922).



— IV —

On a si peu de temps à s'aimer sur la terre,
Effeuillons entre nous le meilleur de nos cœurs.

“LES ÉTINCELLES”

“Si je chante l'amour, ma chanson d'elle-même,
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.”

André CHÉNIER.

Portrait

A ma mère.

C'est un petit portrait, un daguerréotype,
Dans la pénombre pâle un gracieux décor :
Des feuillages, des fleurs : lilas, œillets, tulipes.
Une femme en ses bras tient un poupon qui dort.

Une tendresse émue anime ce visage
Au front large et très bas sous ses épais cheveux.
Un émoi violent me cause cette image,
Il me serre la gorge, emplît de pleurs mes yeux.

Cette femme, c'est toi ma mère, jeune et frêle;
Et le bébé c'est moi, reposant sur ton cœur!
Le chant mélodieux de ta voix maternelle
Sait encore endormir du présent les rancœurs.

Tout ce que vaut ma vie est l'œuvre façonnée
Par toi, par ton exemple et tes talents profonds;
La ferveur et la foi tu me les as données
Ainsi que les pensers qui fascinent mon front.

De la loi du travail, tôt, tu me fis comprendre
La féconde grandeur et le prix d'or du temps;
L'apathie à tes yeux était couleur de cendre
Et l'ardeur, tour à tour, bronze ou rouge éclatant.

Toi qui filais la laine et n'étais jamais lasse;
Toi qui savais broder sur un thème naïf
Des contes du terroir en nous faisant la classe,
Tu regardes toujours le ciel de ton œil vif.

Et c'est toujours vers toi que je reviens, ma mère,
Dans les jours assombris par le destin nerveux
J'oublie auprès de toi les tristesses amères
Quand ta main bénissante effleure mes cheveux.

Montréal, 2 janvier 1924.

En cet anniversaire de
tes 80 ans.

Le Petit Pont

A ma sœur.

C'était un petit pont rustique
Où nous venions maintes fois l'an
En veine de plaisir nautique
Pêcher la loche et l'éperlan.

Il fallait faire un grand silence:
Ces poissons là ne sont pas sourds
Comme la carpe qui relance,
Les tympan clos à double tours.

Encor, revenait-on bredouille
Avec ce rusé fretin là,
Qui, d'un crac, la ligne dépouille,
En simulant un: "Me voilà!"

* * *

Plus tard, quand le cœur se réveille,
A deux, nous y venions rêver,
Ériger ce château-merveille...
Qu'Espagne n'a jamais grevé!

Les branches se faisaient discrètes
Le rossignol chantait plus doux.
Toutes les champêtres fleurettes
Exultaient de joie avec nous!

* * *

Hélas! le petit pont agreste,
Avant-hier s'est effondré.
Tu me diras: "C'est bien le reste..."
Mais, en l'apprenant, j'ai pleuré!

C'est le passé que je regrette,
Qu'il fera bon chez les élus!
Si l'on s'y rendait d'une traite...
Nous serions deux saintes de plus!

"Trois-Pistoles."

La Vieille Maison

A madame Séverin Dumais.

Le soir suave et beau comme un bouton de rose,
Sur la splendeur des bois met son effusion.
L'air brumeux de la ville est filtré de névrose,
Ici, tout semble ardeur et joie en fusion.

La maison qui m'accueille est un nid dans les branches,
Son pignon vert se mêle aux sveltes peupliers,
Le lierre et le houblon aux fraîches houppes blanches,
Laissent leur longue traîne aux murs hospitaliers.

Autour d'elle les fleurs font une collerette
De broderie épaisse à teinte d'arc-en-ciel:
Le bleu myosotis, la rose pâquerette,
La pensée au parfum aussi doux que le miel.

Un grand apaisement prend l'être et l'enveloppe,
Il enlace les cœurs, il berce les esprits.
Oh! quelle cure ici ferait le misanthrope,
En marchant dans la mousse... en se gavant de fruits!...

Quand la terre sereine entend sourdre la sève,
Quand l'été radieux s'incline à l'horizon,
Quand la nuit recueillie épand étoile et rêve,
Dans tes murs je voudrais vivre, ô vieille maison!

"La Vieille Maison"

Hébertville, 1914.

L'Avenir

Dans la sérénité d'un matin d'allégresse,
J'écoute au loin chanter la voix d'or du bonheur :
Duo d'amour, refrain d'espoir, lied de tendresse,
Et rêveuse je sens plus vif battre mon cœur.

La mélodie exquise est entraînante et leste ;
Sur un rythme berceur des arpèges anciens
S'envolent variés vers la voûte céleste,
Et lyrique le vent se fait musicien.

L'azur, sur ce matin, tend longue et merveilleuse,
Son écharpe de soie aux teintes de saphir,
Et l'onde réfléchit la voûte soleilleuse,
Qui se baigne en laissant les vagues l'envahir.

Sous ce prisme éclatant tout mon être tressaille,
Il croit en l'avenir si lointain et si long !
J'ignore du chemin les chardons, les broussailles,
Et mes désirs sont tous riches à millions !

Le Bonheur

A mademoiselle S. D'Amours.

—“Je suis dans le marasme,” écrit ta fine plume,
“Tout me manque à la fois, le bonheur, les amis!”
Prends courage, la joie, au fond du cœur s'allume,
Plus vite qu'au ciel bleu des astres le semis.

Et d'abord, mettons-le, sans tarder, à l'étude,
Ce bonheur inconstant pour en délibérer.
Est-ce un décalque d'or de la béatitude?...
Celui-là ne saurait sur terre s'égarer!

Est-ce un roman d'amour, une émouvante idylle,
Un projet d'avenir, couleur d'espoir serein ?
La petite fleur bleue ouverte qui brandille
Entre les doigts puissants d'un futur souverain ?

C'est lui, le compagnon dont ton âme s'exalte,
Il met, sans y songer, du marasme en ton cœur ?
Mais c'est par lui qu'en toi le bonheur va faire halte...
Ravie! appelle-moi: rare pronostiqueur!

Ne laisse pas l'amour... l'ivresse la meilleure
Est celle qui se laisse à peine apercevoir:
Un regard étoilé... ta lèvre qu'il effleure...
N'est-ce pas du bonheur? Comment le concevoir,

Si l'on n'a pas aimé... L'amour est l'équipage
Attitré du bonheur: c'est son riche tandem!
Embarque toi bien vite, en route, et bon voyage!
Exprès pour toi, voilà mon joyeux requiem!...

"Beaucastel".

Mon Sélam

A mesdemoiselles Langlais.

Dès que reviennent les vacances,
Ta grève ayant mes préférences,
J'y descends;
Et toujours, petite patrie,
Tu m'apparais, verte et fleurie,
Tous les ans!

En véritable pèlerine,
Mon cœur se retrempe et burine
Le décor:
Fleuve de moire, ciel de soie,
Jours trop courts, lumineux de joie,
Vrai Thabor!

Galet aimé des vagues bleues,
Quand je serais à mille lieues,
Je verrais
Ta nappe de moire éclatante.
Oh! que planter ici ma tante,
Me plairais.

Elle est si belle notre plage,
Emmi son varié feuillage,
Son éclat!
Et tout là-haut, sur la falaise,
Son kioske où ma muse à l'aise,
Fait gala...

Au large, la mouette passe,
S'enivrant d'azur et d'espace,
Rasant l'eau;
Et sur les flots, la blanche voile,
Que le lointain change en étoile,
Quel tableau!

ENVOI

Oh! quelle après-midi de rêve,
Nous avons passé sur la grève,
 Au wigwam;
En retour, sans cérémonie .
Agréez, Marie, Eugénie,
 Mon sélam!

“Trois-Pistoles.”

Au Wigwam

Enfin! j'ai fui le macadam,
Le bruit, la foule et la fumée,
Pour te revoir, patrie aimée,
Et me reposer au "Wigwam".

Le flot bleu chantait sur la grève,
Un chœur d'oiseau l'accompagnait;
A mes pieds mon fils se baignait,
Et c'était un décor de rêve!

Le gai wigwam sur un rocher;
Dans le chemin du roi des roses,
Le ciel plein de nuages roses,
Et des oiseaux partout nichés.

Dans les pins, dans les épinettes,
Dans les bouleaux vêtus d'argent;
Les cormiers de fruits se chargeant;
Et les flots tout blancs de mouettes!

Planez mouettes, goélands,
Dans la lumière et dans l'espace;
Le soir vient vite et l'été passe!
Planez sur le bleu Saint-Laurent.

Comme vous l'été me ramène
Pèlerine au pays natal,
Cet exode sentimental,
Ne dure, hélas! qu'une semaine

Ou, deux, mais alors tous les jours
A la grève, je descends vite
Vers ce cher wigwam qui m'invite...
Avec joie, on m'attend toujours!

Oh! qu'il fait bon dans son enceinte!
Des fleurs partout, gerbes, bouquets
Dans des potiches si coquets;
Et cette amitié n'est pas feinte.

Sur la vérandah un hamac
Pour bercer du bonheur l'ivresse;
Partout, la mer enchanteresse,
On se croirait sur le tillac

D'un navire ou d'une frégate.
Et quand s'annonce le repas
On met la nappe de Damas,
La vaisselle couleur d'agate;

Et dans les plateaux arrondis,
Dans les coupes étincelantes,
Du vin, des liqueurs excellentes,
Et tous les fruits du Paradis.

Que de santés! que de rasades!
On sable, heureuses, le vieux temps.
Que d'aubades, de sérénades,
En arrivant et en partant.

O quelle grâce hospitalière,
Quelle bonne et franche gaîté!
Chauvin, mon cœur voudrait rester
Aurait-il l'essence du lierre!...

Bonheur! au pied de ton autel,
Je dépose pour mes amies,
De mon cœur les économies,
Et je retourne à "Beaucastel!"

"Beaucastel", 3 septembre 1907.

Il Neige de la Joie

A mademoiselle Blanche Kéroack.

Avez-vous admiré le ciel bleu ce matin,
Qu'attend-il ? Les oiseaux, les abeilles, les roses!...
Mars n'est pas le printemps; pourtant l'hiver s'éteint...
Adieu vitre givrée; ouste, pensers moroses!

Mars n'est pas le printemps aux vertes frondaisons,
Qui ramène les nids, les ruches, la phalène,
L'air vernal en maraude a crispé les glaçons,
Et sur la giboulée il souffle à perdre haleine.

Tantôt, c'est le soleil et tantôt c'est le vent;
L'un sème ses rayons, l'autre ses neiges folles;
Ensemble tous les deux, ils sillonnent souvent,
Mars de blancs papillons, d'opales girandoles.

Volez papillons blancs, passez rayons dorés!
Il neige du bonheur, l'horizon se rougeoie;
J'en ai pris pour nous deux, oh! que vous en aurez...
Mars n'est pas le printemps, il neige de la joie!

Rêverie sur la Grève

A mademoiselle Marie Bélanger.

Entre les pins, sur la hauteur,
En face d'une mer de moire,
J'évoque au gré de ma mémoire,
Le passé, doux consolateur.

Plus ne reviendront captivantes,
Ces heures d'or, sous le ciel bleu;
Mais du présent, je sais parbleu,
Goûter les heures variantes.

Dans la branche au-dessus de moi,
Un petit oiseau gris gazouille,
Sous mon pied presque, une grenouille,
A sa mode, dit son émoi.

Mille parfums fusent des sentes,
Frais, résineux et délicats;
Sucs des fraisiers, des atocas;
Odeur aquatique des menthes.

A cette saveur qui me grise,
Se mêle soudain enivrant,
Un air de salin qui me prend...
Vent de mer tu nous vaporises!

Au repos une libellule,
Semble un bijou rare attaché
Sur la mousse au flanc du rocher,
Où la fourmi fait sa cellule.

Malgré moi, mon regard revient,
Sur le flot bleu qui m'émerveille,
C'est qu'en mon cœur il te réveille,
Fibre qui fait qu'on se souvient!

"Quatre-Vents"

Trois-Pistoles 1922.

•

Le Vieux Verger

A madame M. L. Lesage.

Je connais un très vieux verger
Dont les branches sont toujours vertes.
Point n'est besoin de voyager
Pour voir sa barrière entr'ouverte.

Vous la trouverez en suivant
Le papillon, la libellule;
L'un va butiner en rêvant,
Et l'autre a des ailes de tulle.

Sa clôture a peu de palis:
Dame Vétusté fait son œuvre;
Cependant, elle a des lacs
De trèfles d'odeur: vrai chef-d'œuvre!

Le Temps — artiste de renom —
L'a recouverte d'une housse
De boutons d'or. Est-ce le nom,
De ce bouton qui monte et pousse?...

On fleure un parfum de rucher
Dès qu'on traverse la barrière:
Tant d'abeilles d'or vont chercher
Leur miel dans les roses trémières,

Dans la pivoine au ton de chair
Qui voisine avec la pensée
De velours d'or, de velours clair,
L'une près de l'autre tassée.

Les grosseillers sont pleins de fruits :
Grappes rouges et grappes blanches ;
Et comme à mon aise je suis,
Pour les voir choir en avalanches ;

Mes doigts prestes se sont tendus
Pour cueillir ta baie écarlate
Cerise de France et j'ai dû
Mordre ta pulpe délicate.

L'allée est épaisse de fleurs :
Une averse de blancs pétales
Tombe du pommier parfumeur,
Et des roses sentimentales.

Et, tout là-bas le *mai* si blanc
Enguirlandé de capucines
De pois d'odeurs s'entremêlant
Au syringa qui me fascine.

Son drapeau voltige vermeil,
Il semble saluer la nue;
Et sur sa pourpre le soleil
Disperse ses flèches menues.

* * *

C'est le verger du souvenir
J'y revois ma sereine enfance,
Les floraisons de l'avenir;
Et le bonheur en audience...

1923...

Bonne Année

A mademoiselle Gabrielle Taschereau.

J'aurais voulu pour vous à l'aurore glaner,
Amie un frais bouquet de rose et de verveine;
Mais quel rêve enfantin, quelle espérance vaine,
En mon cœur a plané!

L'œillet, le réséda, le phlox même est fané;
Et tous les jardins clos semblent en quarantaine;
Seul, le givre d'argent, capteur, fait rayonner
Ses grappes par centaines.

Allons! résignez-vous, si mes fleurs ce matin
Sont en papier de soie, oubliez l'apparence;
Elles fleurent l'encens, la rose, l'espérance,

Vous trouverez mes vœux dans leur cœur de satin,
Et vous posséderez, sans coûteux inventaire,
Le Paradis, sur terre...

“Trois-Pistoles.”

Chants du Cœur

A Mlle Germaine Prévost

Quel ciel translucide et quel fleuve bleu!
Du saphir, de l'or, du rose, il en pleut...
Le soleil irise et l'azur et l'onde,
Vois-tu scintiller ses paillettes blondes ?

La vague blanchit, tendre, les rochers,
Les quais, les galets, les rocs haut perchés.
Son lent clapotis, — berceur comme un rêve, —
Me porte vers toi sur une autre grève ;

Mais le rêve d'or est un charlatan !
Écoutons plutôt, mille voix d'antan,
Chanter en nos cœurs, air de sérénade,
Du Holmès, du Faure et du Chaminade.

Chantes-tu toujours ? Chantes-tu là-bas,
Virtuose aimé, de grands opéras ?
Un duo, peut-être... un épithalame ?...
Mon souhait pour toi, du fin fond de l'âme !

Aimez... Chantez...

A mesdemoiselles Rioux.

Le ciel est bleu teinté d'argent,
Les jours quiets, parfois changeants.
Ah! si ce long hiver qui gèle,
Nos fronts, nos doigts et nous flagelle,
 Peut se caler,
 Ou détaier.

Alors bourgeons couleur de rose,
Myosotis et passe-roses,
Vous fleurirez!... et nous verrons,
Les abeilles, les papillons
 Coquets, coquettes
 Conter fleurettes...

L'alouette dans l'infini,
S'envolera, pour de son nid,
Artiste ailé trouver la cîme,
Avec son instinct rarissime
Et se loger,
Loin du danger.

Le printemps met au cœur des ailes
Vous le savez, mesdemoiselles,
Il nous fait, suave échanton,
Aimer, chanter, quelle chanson!
Enamourée,
Vers l'empyrée!

"Con amore!" c'est votre tour,
Du brio, du cœur, de l'humour!
Hâtez-vous, car la vie est brève,
Brodez-la de joie et de rêve,
D'espoir, d'émoi!
Oui... croyez-moi!

Cantabile Bissextile

A Lucien Boissonnault.

Mon ami en lui j'ai foi,
Et je crois
Qu'il m'adore et me révère,
Comme il honorait sa mère,
Plus encor,
Doux trésor!

Mon ami en lui j'espère,
Passagère,
Dans sa barque m'en aller,
Pour l'aimer, le consoler.
Il m'attire,
Quel délire!
En chantant,
Il m'attend!

Mon ami pour lui je l'aime,
Pour lui-même,
Pour son cœur fervent et doux.
Lui seul me dit: "aimons-nous!"
Ma Solange,
Mon seul ange!

Tes Roses

A mon fiancé.

J'ai dit: "Mon ami, donne-moi des roses..."
Et pourtant j'avais murmuré si bas;
Mais tu comprends tout... et des roses roses,
Fleurissent mon gîte du haut en bas!

Leur couleur me dit ta vive tendresse,
Leur parfum évoque ton souvenir.
Roses de l'aimé, fleur enchanteresse,
Tu n'as pas d'épines pour me meurtrir.

Roses de l'aimé, rose merveilleuse,
Tu m'offres l'amour de mon fiancé,
Et moi j'ai pleuré, de bonheur heureuse,
Tout mon cœur en est resté parfumé.

J'ai dit, "donne-moi, Lucien, une rose,
Que je la respire à m'extasier..."
Et ce soir je viens en vers mieux qu'en prose,
Émue en passant te remercier.

(1902.)

L'Hôte Aimé

A mon mari.

Mon cœur est si léger, si fier et si joyeux,
Que du seuil il m'a dit : "Ton bonheur saute aux yeux!"

Pour qui donc as-tu mis cette robe bleu tendre,
Est-ce pour l'hôte aimé qu'on ne cesse d'attendre ?

Pour qui cet air ému sous ces roses couleurs ?
Pour qui ces blonds cheveux entremêlés de fleurs ?

Pour qui ces yeux rieurs, ce ravissant sourire,
Est-ce un grain de bonheur que tu me vas prescrire ?

Tendre! il m'interrogeait à mi-voix lentement,
Et dans mon annulaire, il mit un diamant.

Et me penchant vers lui, radieuse et sans crainte,
Je reçus son aveu dans sa première étreinte.

Depuis formant tous deux la trame de nos jours,
Heureux, nous revivons ce prologue d'amour.

"Beaucastel" 1902.

Mon Coeur

Que de tourments mon cœur dans ton battement vif,
Que de désirs, de goûts, d'illusions, de rêves...
Ne mets pas tant de lest au fond de ton esquif
Qu'un coup de vent peut faire échouer sur la grève,

Aspire, si tu veux, cette saveur de mer,
Que le grand vent du nord avec la vague apporte;
Mais, gonfle-toi, surtout, d'iodure et de fer
Afin que de tes gonds la soudure soit forte.

Maître de toi toujours, d'une main ferme tient
La barre, et ne crains rien, navigue vers le large;
Dans l'air éblouissant la force se soutient,
Et la lutte est un jeu quand moins lourde est la charge.

Regarde le soleil, il sourit aux saisons,
D'un seul reflet vermeil il dore la nature,
Sois comme lui mon cœur et que tes horizons,
Aient des ors merveilleux et une teinte pure.

Alors, tu seras maître, et pas un battement
A ta vie ici-bas n'apportera de plaintes;
Pas de pleurs de regrets, car tu seras vraiment
Sans tourments, sans périls, sans reproches, sans craintes!

L'Amour

BALLADE

L'amour est un artiste exquis!
Je veux lui faire une réclame...
La joie éclate en ses croquis
Car d'azur il colore l'âme;
Et sur sa palette de flamme
Il broie, à travers ses couleurs,
Sans regret, sans effroi, sans blâme,
Des grains d'aimant pris dans son cœur.

L'amour est un poète épris
De rêves, d'espoir. Il proclame
Que de la vie il sait le prix!
Un baiser du soleil l'enflamme...
La lune en se voilant l'acclame...
Il boit dans la coupe des fleurs
La rosée en perle... et, s'exclame:
Papillon, gare à ta liqueur!

L'amour est un angelet qui
Porte un minuscule oriflamme
Ou son nom vermeil est inscrit.
Il aime les épithalames
Et du bout de sa fine lame
Il va tatouant sur les cœurs:
"De longs fils d'or tisse la trame
De ta vie et sois en vainqueur!"

ENVOI

Prince! oyez bien qu'en ce programme,
Vos attachés sont à l'honneur.
De votre or, distrayez 100 grammes,
Pour nos tendresses, nos bonheurs!

17 janvier 1924.

Madrigal

A mademoiselle Léa Vanier.

Le jour est rose,
Fi! de la prose,
Pégase est là!
Son sabot piaffe,
Et je m'esclaffe,
Ah! me voilà!

Il me raconte,
Qu'au ciel on monte
Vite, en chantant.
Aussi je chante,
Cela m'enchante
Tout en montant.

La joie enivre,
L'espoir de vivre,
Par lui conduit
Jusqu'au Parnasse
Où je retrace
Un vieil ami.

Pauvre amoureuse,
Si vite heureuse,
Prête à danser...
La paix m'inonde!
Qui donc au monde,
Peut s'en passer ?

Las du voyage,
Suivant l'usage,
Nous reviendrons.
Quelle allégresse
Soudain m'opprime,
Rougit mon front.

Je crois qu'il m'aime!...
Et moi de même,
Dieu sait combien!
Ma larme glisse
Mon papier plisse,
Vous voyez bien...

* * *

Avec tendresse,
Je vous adresse,
Ce madrigal,
Vous allez rire,
Et me l'écrire,
Ça m'est égal!

Un jour des Rois.

Heures Dorées

Du bleu, du bleu, partout! au ciel et sur la mer...
Du bleu, même en vos yeux, mes garçonnets très chers,
Qui vous baignez joyeux, pendant que sur la grève,
Mère suit vos ébats, évoquant un vieux... rêve!

C'est ici qu'autrefois me râpant les genoux,
Sur les galets polis, je venais, comme vous,
Ramasser des oursins, des *bourgauds*, des coquilles,
Et *barboter* dans l'onde à hauteur de chevilles...

C'est ici qu'autrefois, dans l'église d'en bas;
Monument en ruine ouvert à nos ébats,
Nous venions pérorer et chanter à voix pleines
Faisant déménager les mulots, les phalènes,

Et les chauve-souris. Quels cris! Quelle frayeur!
Et quel sauve-qui-peut général... déshonneur!
Mais l'effroi maîtrisé, l'écho qui vocalise,
Répercutait nos chants jusqu'au fond de l'église.

Sur les murs, que de noms, que de chiffres gravés!
Dates de nos retours, de bonheurs retrouvés...
Que d'idylles en fleurs sur tes rives discrètes,
O mon fleuve en beauté! Que d'exploits, d'amourettes...

En groupe on descendait, remontant deux par deux;
Bras dessus, bras dessous, Eros, en entre-deux,
De ses pensers dorés il charmait le silence;
Et les rêves d'azur de royale opulence.

* * *

Finis les chants d'aurore et les romans d'amour:
L'oubli qui couvre tout de son large abat-jour,
N'a pas laissé tomber son capuchon gris sombre
Sur tous ces souvenirs qui scintillent dans l'ombre.

Mirages vaporeux de nos roses matins,
Désirs de l'idéal, en gaine de satin,
Qu'il fait bon, sur la route où le blasé circule,
En nous, dissimuler ta chère pellicule!

Et, c'est toute la vie, un astre pour flambeau...
Au zénith, Édison, accrochait son chapeau,
Aux clous d'or de l'azur, j'ai suspendu ma mante;
Ma muse la descend en étoile filante...

4 Vents, 3 Pistoles, 1922.

Tire la Bobinette

"J'aime cette heure étrange
"Où tout est gris et noir,
"Où l'ombre coud ses franges
"Sur les voiles du soir

.....
"Qu'en pensez-vous Solange,
"Aimez-vous l'heure étrange?"

Fragments d'un exquis poème de MILLICENT;

— I —

J'aime bien l'heure étrange;
Pourtant, m'en voudrez-vous ?
Mon amitié s'arrange
D'un moins court rendez-vous !

Quand à l'aurore ensemble
Sur Pégase au galop,
Caracolant, — il amble
Ce bon cheval, vieillot, —

Nous montons au Parnasse,
Sur ses ailes saphir...
Votre œil brun me menace;
Pégase est bleu, "my dear!"

Demandez à la Muse,
Petite Millicent;
Si cela vous amuse,
Et je vous donne — un cent.

— II —

Une autre heure m'est chère,
M'en priver, n'allez pas!
Ni la mettre à l'enchère,
Fi! du gain, n'est-ce pas?

C'est None, heure charmante,
Notre esprit se grisant
De lectures, commente
Les ouvrages récents;

Alors, quand à ma porte,
J'entends un doigt discret,
Je sais bien qui m'apporte,
De la joie à souhait.

C'est ma chère brunette,
Je l'aurais parié...
Vite! la bobinette
S'ouvre à votre amitié.

(Janvier 1923.)



Pour un collectionneur d'autographes

Une rime,
Pour la frime;
Un sonnet,
Pomponné;
Un distique
Drolatique,
Un quatrain
Plein d'entrain;
Puis une ode,
A la mode;
Museum!
Votre album
Où je rime
Pour la frime.

(1922).

1923

A madame C. Du Berger

Tu pars, adieu, pâle vieillard!
Le Temps laisse tomber sa clanche...
Et mon cœur emmi le brouillard
Voit s'éclipser ta tête blanche.

Salut! altruiste semeur,
J'ai vu sombrer ta vie éteinte,
Agoniser ton cœur qui meurt;
Et reconnu ton glas qui tinte.

Je repasse, les yeux fermés,
Tes heures si courtes chacune.
Moments de paix par toi formés,
Et nous nous quittons sans rancune.

Ce soir, vieil an, je veux bénir
En toi la colline gravie;
Cependant que ton souvenir
Chevrote son psaume en ma vie.

Et d'ores que tu sois glacé,
Avant d'ôter ton candélabre,
J'inscrirai dans *L'huis du passé*,
Ton chiffre en or et en cinabre.

31 décembre, 1923.

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|-------------------------|-------|
| Préface..... | 7 |
| Autour d'un livre | 11 |
| L'Huis du Passé | 13 |

PREMIERE PARTIE

| | |
|---------------------------------------|----|
| L'Eglise | 19 |
| Prière de la neige | 23 |
| La couronne d'or..... | 27 |
| Noël..... | 30 |
| Contemplation | 32 |
| L'or ... l'encens ... la myrrhe | 34 |
| La Présentation | 36 |
| Les lis de Pâques | 38 |
| L'Ascension | 41 |
| FETE-DIEU..... | 44 |
| Pentecôte | 47 |
| Notre Dame des Anges | 51 |
| La Croix dans les Fleurs | 53 |
| L'Étoile d'or..... | 54 |
| Mes Larmes | 57 |
| Cloches de Noël | 58 |
| L'Angélus | 60 |
| J'ai rêvé que des Cieux | 62 |
| Merci Seigneur ! | 64 |

DEUXIEME PARTIE

| | |
|--------------------------|----|
| Je me souviens | 67 |
| Mon Ciel | 68 |
| Patrie | 70 |
| Fleurs de Lys d'Or | 73 |
| Nouvelle-France | 75 |

| | Pages |
|---|-------|
| Marguerite Bourgeoys | 78 |
| Jeanne Mance | 79 |
| Magdelaine de Verchères | 80 |
| Jeanne LeBer | 81 |
| Le Coq et le Castor | 82 |
| Apostrophe d'une feuille d'érable | 89 |
| Chant Canadien | 93 |
| Le Vingt-Deuxième | 95 |
| O Canada | 98 |
| Le Saint-Laurent | 100 |
| L'Île aux Basques | 103 |
| Aurores Boréales | 106 |
| Trois-Pistoles | 108 |
| Eveil Vernal | 111 |
| Tag-Day | 112 |
| Le Printemps de chez nous | 113 |
| Terre de ma Patrie | 116 |
| Le Canada | 117 |

TROISIÈME PARTIE

| | |
|--------------------------------|-----|
| Mon Premier-Né | 121 |
| Désirs | 123 |
| Litanies du Petit Enfant | 125 |
| L'arbre de Noël | 128 |
| Bébé | 131 |
| En Toboggan | 132 |
| Prière de Bébé | 135 |
| Abécé | 137 |
| Evocation | 138 |
| Vacances | 139 |
| Neige de Noël | 140 |
| L'Hiver de chez nous | 143 |
| Départ | 146 |
| Rondes d'enfance | 148 |
| L'aumône | 151 |
| Poute | 152 |

| | Pages |
|-----------------|-------|
| Préceptes | 153 |

QUATRIÈME PARTIE

| | |
|------------------------------|-----|
| Portrait | 161 |
| Le petit pont | 164 |
| La vieille maison | 166 |
| L'avenir | 168 |
| Le bonheur | 169 |
| Mon sélam | 171 |
| Au wigwam | 174 |
| Il neige de la joie | 178 |
| Rêverie sur la grève | 179 |
| Le vieux verger | 181 |
| Bonne année | 185 |
| Chants du Cœur | 186 |
| Aimez ... chantez | 187 |
| Cantabile Bissextile | 189 |
| Tes Roses | 190 |
| L'Hôte aimé | 191 |
| Mon cœur | 193 |
| L'amour, ballade | 195 |
| Madrigal | 197 |
| Heures dorées | 200 |
| Tire la Bobinette | 203 |
| Pour un collectionneur | 206 |
| 1923 | 207 |
| Table | 209 |